

La culture forestière au Bas-Saint-Laurent

Étude exploratoire



Décembre 2010
Mise à jour : Avril 2011

CONFÉRENCE RÉGIONALE DES ÉLUÉS DU BAS-SAINT-LAURENT

Aurélié Sierra, agente de recherche

186, rue Lavoie

Rimouski (Québec) G5L 5Z1

Téléphone : (418) 724-6440 • **Télocopieur :** (418) 724-6054

Courriel : asierra@crebsl.org

Site Internet : www.crebsl.org

AVANT-PROPOS

Nous souhaitons préciser avant toute chose qu'il s'agit d'une étude exploratoire, cela signifie qu'elle est, par essence, incomplète et perfectible. Ainsi, les résultats avancés dans ce travail doivent être utilisés avec précaution.

D'autre part, il n'est fait aucune mention dans ce rapport des liens qu'entretiennent les communautés autochtones à l'espace forestier. Cela s'explique par le temps qui nous a été donné pour réaliser cette étude. En effet, la compréhension de la culture forestière des communautés autochtones vivant au Bas-Saint-Laurent nécessiterait une étude à part entière, dont une partie des résultats viendrait s'intégrer dans la présente étude. Considérant que c'est un sujet qui ne peut être « survolé », nous avons préféré ne pas l'aborder. Il faut cependant considérer que cette partie manque dans la compréhension des cultures régionales.

Pour terminer cet avant-propos, nous souhaitons souligner que tout travail sur la culture est limité (non exhaustif) et marqué par le temps, en ce sens qu'il peut rapidement devenir désuet.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	III
TABLE DES MATIÈRES.....	V
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I – PRÉMISSSES	5
1.1 D’un point de vue théorique.....	5
1.1.1 La notion de culture.....	5
1.1.2 Questionner la culture forestière.....	6
1.2 D’un point de vue empirique.....	7
1.2.1 Méthode utilisée	7
1.2.2 Données récoltées et interprétation.....	9
1.3 Ancrer le raisonnement dans un contexte.....	9
1.3.1 Nature et culture au Canada.....	10
1.3.2 Le sentiment d’appartenance dans la région Bas-Saint-Laurent	12
CHAPITRE II – RÉSULTATS.....	17
2.1 Le cadre de la culture forestière bas-laurentienne	17
2.1.1 Retour historique	17
2.1.1.1 Les faits.....	17
2.1.1.2 Ce que l’on retient à ce stade.....	21
2.1.2 Les éléments structurels.....	22
2.1.2.1 La proximité / L’éloignement.....	22
2.1.2.2 Le rapport de dépendance.....	24
2.1.2.3 La notion d’héritage, de transmission : la culture personnelle	26
2.1.2.4 Caractéristiques socioterritoriales : un territoire en marge.....	28
2.1.3 Les éléments conjoncturels.....	31
2.1.3.1 Le contexte de crise : persistance de l’instabilité et du doute.....	31
2.1.3.2 Les mutations socio-économiques : de l’homogénéisation des modes de vie à l’appartenance sociale.....	32
2.1.3.3 Mutations culturelles : l’ère de la conscience environnementale et de la vision écosystémique	34

2.2 Des cultures différenciées	35
2.2.1 La base culturelle.....	36
2.2.2 Description des groupes.....	37
2.2.2.1 Les forestiers.....	37
2.2.2.2 Les récréatifs.....	40
2.2.2.3 Les professionnels de l’environnement	42
2.2.2.4 Les professionnels du récréotourisme	43
2.2.2.5 Les indifférents	43
2.3 Mise en application des différences culturelles constatées	44
2.3.1 La question de la relève	44
2.3.2 La question de la projection.....	46
CHAPITRE III – MISE EN PERSPECTIVE ET PISTES D’ACTION.....	49
3.1 Les conclusions que l’on peut tirer à ce stade	49
3.1.1 Pourquoi n’a-t-on pas de culture forestière au Bas-Saint-Laurent?.....	49
3.1.1.1 La tourmente identitaire.....	49
3.1.1.2 La tourmente forestière.....	50
3.1.2 Conflits entre groupes culturels : pouvoir et légitimité	52
3.1.3 Prise en compte différenciée DES cultures forestières.....	53
3.2 Les limites de l’étude.....	53
3.2.1 La nécessité d’approfondir certaines données	54
3.2.2 La difficulté à saisir le caractère mouvant de la culture	54
3.3 Les possibilités d’action	55
3.3.1 Valoriser	56
3.3.2 Communiquer	57
3.3.3 Rassembler.....	58
3.3.4 Connaître	58
3.3.5 Transmettre.....	59
CONCLUSION.....	61
BIBLIOGRAPHIE.....	63
ANNEXE : ORIENTATIONS, OBJECTIFS ET ACTIONS EN FAVEUR DE LA CULTURE FORESTIÈRE	67

INTRODUCTION

Les questionnements liés à l'identité et aux cultures sont récurrents et omniprésents dans nombre de sociétés occidentales. Chaque société ou groupe social s'interroge quant à son socle identitaire. Si les questions peuvent différer, la volonté est cependant la même de savoir d'où l'on vient et d'exprimer cet historique pour mieux vivre et comprendre le présent et le futur. Au gré des évolutions sociales, économiques et écologiques, ces socles seront tantôt remis en question, critiqués ou valorisés. Les modes de vie et de pensée changent et font évoluer les identités et les cultures qui, finalement, n'ont de stables qu'une trame de valeurs et de principes. C'est ce caractère mouvant qui rend souvent impalpables cultures et identités, qui inquiète également les groupes sociaux, qui questionne les chercheurs autant que les acteurs de ces cultures.

Alors, quand le Bas-Saint-Laurent (voire le Québec) s'interroge sur sa culture forestière, on se doit de regarder plus loin pour comprendre ce qui suscite ce questionnement. En somme, il s'agit avant tout de saisir le contexte social et culturel qui génère ces interrogations.

Prenons tout d'abord le contexte occidental, cette partie du monde est en train de vivre (depuis 10 ans environ) ce que l'on nomme le « tournant écologique ». Une partie de la population de ces pays a, en effet, pris conscience des dangers qui menacent l'écosystème planétaire; dangers essentiellement assimilés à l'activité humaine. Parallèlement à ce mouvement vert, on ne peut nier un éloignement toujours plus important entre ces mêmes populations et ce que l'on nomme la « nature ». L'industrialisation, l'accroissement de nos besoins en termes de confort, d'équipement, la « virtualisation » de nos vies, de nos rapports sociaux, sont quelques-uns des phénomènes qui ont participé à amoindrir le rapport concret que nous pourrions avoir à la nature et aux ressources naturelles. Ainsi, si le tournant écologique permet une prise de conscience, celle-ci est abstraite et ne semble pas, pour l'heure, s'accompagner d'un rapprochement entre les sociétés et leurs ressources naturelles. Ce phénomène va engendrer un écart entre ceux qui exploitent les ressources d'un territoire et ceux qui veulent protéger et vivre une nature qui devrait être vierge de toute action humaine. Ce décalage interroge les collectivités, les gouvernements, etc. Comment protéger tout en produisant? Comment communiquer sans disqualifier? Comment créer de la richesse, du développement sans dégrader?

On peut aisément observer que, depuis un certain nombre d'années, les acteurs du politique et du développement se tournent vers la culture pour régler un certain nombre de problèmes : améliorer l'image d'un groupe social, d'un métier, d'un pays, favoriser la cohésion sociale, relancer un dialogue, etc. C'est ce que nous observons aujourd'hui à l'échelle québécoise.

Le Québec est une province forestière, en effet, la forêt est l'une des principales caractéristiques paysagère, économique, sociale, écologique et historique. Ce n'est pas anodin que la question de la culture soit prégnante en ce moment même. Car non

seulement le Québec est pris dans les mêmes questionnements identitaires que le reste de l'Occident (l'individualisation remet en question l'identité collective), mais en plus il vit depuis un certain nombre d'années une intense période de trouble forestier. Le trouble est économique (prix du bois, main-d'œuvre, etc.), social (disqualification de la main-d'œuvre, manque d'intérêt des jeunes et d'une partie de la population, éloignement de la forêt en tant que ressource ligneuse et matériau) et politique (il faut réformer, communiquer, maintenir, rassurer, etc.). Alors, dans ce temps de crise et de mutation, l'éloignement d'une partie de la population vis-à-vis de la « forêt ressource économique du Québec » se vit toujours plus mal, comme si le secteur avait besoin de sentir un ferment culturel qui le soutiendrait dans cette crise. Cette situation invite à s'interroger sur la culture forestière de la population québécoise. Nous le répèterons souvent, mais lorsque l'on interroge la culture, la prudence est de mise et finalement la première question à se poser est : est-ce que le Québec possède une culture forestière? Car si l'on décide de travailler sur la question de culture, il faut accepter le possible désenchantement devant le constat d'une absence d'expression collective d'un pan forestier de la culture québécoise.

Si l'on réduit encore notre champ d'analyse, nous en arrivons à la région Bas-Saint-Laurent qui fait partie des régions ressources et dont la ressource est agroforestière. Cela implique que son histoire et la vie de sa population sont particulièrement marquées par les éléments agricoles et forestiers. L'agriculture a rapidement décliné sur le territoire, la forêt a longtemps été la principale source de revenus pour la région. Aujourd'hui, le secteur forestier décline au profit du tertiaire qui est devenu le secteur d'activité dominant dans la région. Or, cette transformation du marché du travail n'a pas touché le territoire de façon homogène. En effet, ce que l'on nomme couramment le haut-pays est resté dépendant du secteur forestier. Le décalage entre les populations qui vivent de l'exploitation des ressources naturelles et celles qui veulent vivre une forêt sauvage est patent et crée des conflits. Il est donc aussi temps pour le Bas-Saint-Laurent de s'interroger sur sa culture forestière ou plus précisément sur l'expression sociale de son caractère forestier.

Dans la région, la forêt domine au niveau historique et géographique. Si elle ne domine plus l'économie de la région, elle n'en est pas moins un secteur indispensable. On serait donc porté à croire que la culture des Bas-Laurentiens est avant tout forestière, que leur attachement à la forêt est fort. Cependant, en matière de culture, les choses ne sont pas aussi simples. Ce qu'il faut comprendre ici, c'est qu'il n'existe pas de rapport mécanique et invariable entre la prépondérance géographique et économique d'un élément du territoire et l'ancrage de cet élément dans la culture de la population qui vit sur ce territoire. À cela, plusieurs raisons : la présence d'un autre élément qui viendrait court-circuiter l'appartenance au premier (on peut penser au fleuve dans le Bas-Saint-Laurent), des faits sociaux, historiques, géographiques qui entachent l'image de tout un secteur et rendent l'appropriation difficile, des mutations sociales qui entraînent un renouvellement des valeurs et des modes de vie et de pensée. On le comprend, au regard de cette énumération, il est très difficile, voire impossible, de dresser un « portrait » de l'évolution et de l'état d'une culture.

Ainsi, le but de cette étude sera principalement de mettre à jour le cadre d'une culture forestière bas-laurentienne, et ce, en prenant soin d'ancrer le raisonnement dans le contexte régional et parfois même provincial. Nous entendons par « cadre » les éléments objectifs fondamentaux qui ont fait et font l'histoire forestière du Bas-Saint-Laurent, nous tenterons également de comprendre comment la population vit sa forêt, à travers l'analyse du rapport concret et affectif des Bas-Laurentiens à l'espace et au secteur forestier. Ce qu'il faut souligner ici, c'est qu'il s'agira plus d'une description schématique visant à une compréhension générale que d'une analyse fine et exhaustive des relations entre la population et la forêt.

CHAPITRE I – PRÉMISSSES

1.1 D'un point de vue théorique

1.1.1 LA NOTION DE CULTURE

Afin de travailler sur la culture, il faut définir ce que nous entendons par culture. Or, cela s'avère être un travail délicat. En effet, la culture (sa définition cadre et son contenu) est mouvante et polysémique, or, vouloir la définir c'est en quelque sorte la figer et lui attribuer un sens. Cette première partie aura donc pour but de poser les jalons circonstanciés à notre questionnement et notre étude.

Tout d'abord, il s'agit de poser un cadre à la notion de culture. Comme le présent travail ne prétend pas mener une réflexion conceptuelle sur cette notion, nous avons décidé de partir de la définition donnée par l'Unesco lors de la Conférence de Mexico en 1982 : *« l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeur, les traditions et les croyances »*. Au sein de cette définition, plusieurs éléments vont nous intéresser.

Il est question d'échelles sociales, en effet, une culture peut concerner une société ou un groupe social plus restreint. Ainsi, l'individu peut être rattaché à différentes sphères culturelles. La culture d'un groupe social va s'articuler autour de grands axes comme l'histoire, le langage, la territorialité, la religion, etc. Mais on peut également déceler des éléments plus restrictifs qui vont venir caractériser des modes de vie et des systèmes de valeurs qui seront des allers-retours constants entre la structure collective de pensée et d'action et la structure individuelle de la personnalité. L'être collectif et la personnalité sont les échelles sociales sur lesquelles nous devons nous concentrer lorsque nous parlons de culture si nous ne voulons pas verser dans le dogmatisme et l'intemporel. Si ce travail sociologique ne vise pas à caractériser la structure de la personnalité des individus rencontrés et interrogés, il nous a semblé tout de même important de mettre en exergue cette dimension individuelle afin d'inviter à la prudence quant à l'interprétation et l'utilisation des résultats qui seront présentés. Cela signifie que nos résultats doivent être compris comme un cadre et non comme une définition.

L'autre élément de la définition citée plus haut qui nous intéresse est la notion de distinction. En effet, l'appartenance à une culture est ce qui nous apparente à certains groupes sociaux autant qu'elle représente ce qui nous différencie entre groupes sociaux. En somme, il est question d'identité, laquelle évoque autant l'identique que l'altérité. Cela peut paraître évident, pourtant, il est important de comprendre le lien ténu qui relie la culture à l'identité, nous considérons ici que l'identité d'un groupe va se composer de différentes sphères culturelles. Ainsi, ce n'est pas l'identité de la population bas-laurentienne que nous questionnons, mais bien une partie de celle-ci : *« la culture forestière »*.

Ces sphères culturelles pourraient être comprises comme un ensemble de significations qu'un groupe d'individus construit et partage au travers de ses interactions, perpétue et transforme par son historicité et met en contexte par un ancrage territorial.

C'est cette dernière dimension qui, dans notre travail, sera l'angle d'approche privilégié. En effet, ce qui nous interpelle ici, c'est la sphère culturelle forestière du Bas-Saint-Laurent de ce fait, c'est l'aspect territorial qui va primer, car le groupe social visé se définit en premier lieu par sa territorialité : les habitants du Bas-Saint-Laurent.

1.1.2 QUESTIONNER LA CULTURE FORESTIÈRE

Les questionnements qui ont amené à la réalisation de cette étude ont émergé à travers des constats de difficulté à cerner la culture forestière bas-laurentienne. Il régnait également une incompréhension face à certains phénomènes qui étaient interprétés comme les conséquences des dysfonctionnements dans la construction et l'expression de la culture forestière du Bas-Saint-Laurent. En somme, le Bas-Saint-Laurent étant une région forestière, il a semblé problématique à un certain nombre d'acteurs du territoire que la population ne fasse pas de cette caractéristique un élément structurant et visible de son identité sociale et territoriale. Il fallait donc entreprendre un travail pour comprendre quelle était cette culture forestière bas-laurentienne et comprendre également quels étaient les blocages qui pouvaient expliquer cette relative absence dans l'espace public.

Au-delà de cette étude, c'est la volonté de prendre en main ce sujet qui a conduit à envisager une huitième orientation au PRDIRT¹ laquelle aurait pour but de définir des objectifs et pistes d'action spécifique à la valorisation de cette culture. Il fallait en amont savoir de quoi on parlait.

Les objectifs de cette étude pourraient se décliner comme suit :

Le cadre général

- Comprendre les éléments fondamentaux qui structurent une culture forestière (éléments de base qui seraient communs à toute structuration de culture forestière).
- Comprendre les éléments sur lesquels une culture forestière s'articule. Éléments sociaux, territoriaux, économiques et historiques qu'il faudrait prendre en considération pour analyser les variations d'une culture forestière à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un territoire à l'autre, d'une catégorie de population à l'autre, etc.
- Comprendre ce qui favorise ou entrave l'émergence et l'expression concrète de cette culture.

¹ Plan régional de développement intégré des ressources et du territoire.

Pour la région Bas-Saint-Laurent

- Tenter de saisir le mode d'appartenance sociale et identitaire de la population à son territoire, son milieu de vie, sa culture.
- Questionner l'image qui se dégage de l'espace forestier bas-laurentien (éléments jugés caractéristiques, son rôle dans l'histoire et le développement du Bas-Saint-Laurent, son rôle aujourd'hui, son rôle à venir, etc.).
- Observer la façon dont la population vit l'espace forestier de la région (activités, lieux privilégiés, fréquence, etc.).
- Interroger l'attachement affectif à l'espace et la ressource, le sentiment d'appartenance à une éventuelle identité forestière.
- Comprendre la façon dont se structure le rapport que la population du Bas-Saint-Laurent a construit avec l'espace et la ressource forestière, rapport pragmatique et affectif. Tenter de saisir ce qui fait varier ce rapport (lieu de résidence, héritage familial, âge, etc.).
- Questionner la place que les Bas-Laurentiens attribuent à la forêt en tant qu'espace et ressource dans le développement futur du Bas-Saint-Laurent.

Finalement, questionner la sphère culturelle forestière du Bas-Saint-Laurent revient à se poser la question de la place de la forêt dans la vie sociale et la culture globale des Bas-Laurentiens.

1.2 D'un point de vue empirique

1.2.1 MÉTHODE UTILISÉE

Pour réaliser cette étude, nous avons utilisé la méthode des entretiens sociologiques, ce sont des entrevues d'une heure en moyenne. Elles sont menées à l'aide d'un guide d'entretien dit semi-directif dont le but est d'aborder l'ensemble des éléments (thèmes) jugés structurants et pertinents pour aboutir à une synthèse acceptable de la réflexion de la personne sur le sujet visé. Le caractère semi-directif signifie également que l'entrevue est menée sous la forme d'une conversation « libre », en ce sens que la personne interrogée est assez peu guidée dans son discours. Il s'agit donc d'une méthode que l'on nomme qualitative puisque l'intérêt est porté sur le contenu du discours et non sur la représentativité quantitative qui n'est pas l'élément central de la démonstration. Si cette méthode a été privilégiée, c'est notamment parce qu'il existe un consensus en sociologie qui veut que lorsque le thème d'étude touche à des questions abstraites de ressenti, d'émotion et de représentation, l'entretien sociologique est le meilleur outil pour récolter ces données, car cela nécessite une réflexion de la part de la personne interrogée. En effet, des thèmes comme celui de la culture nécessitent de laisser à la personne le temps de répondre et l'opportunité de construire son raisonnement. Or, un outil comme le questionnaire ferme trop la réflexion et n'invite pas assez à la digression pour satisfaire la récolte de données justes et riches.

Nous avons donc rencontré sept des préfets du Bas-Saint-Laurent, dans la MRC de Matane nous avons réalisé l'entrevue avec l'ingénieur forestier et le directeur de l'urbanisme. Nous avons également rencontré cinq des six personnes qui composent le comité technique pour la rédaction du PRDIRT. De plus, une rencontre a été organisée avec la directrice et un membre du conseil d'administration de l'Association forestière du Bas-Saint-Laurent, une entrevue a été réalisée avec une des animatrices de l'Association. Enfin, deux observations ont été menées : une, au cours d'une animation dans une classe de secondaire de la MRC de la Mitis et l'autre, au cours d'une sortie en forêt organisée par l'Association forestière.

Si nous avons choisi ces personnes, c'est d'une part pour leur connaissance globale du territoire bas-laurentien, mais également pour leur degré d'expertise différencié. Concernant les préfets, l'intérêt résidait dans leur statut d'élu mercéen qui leur confère une connaissance globale de leur territoire, une vision élargie des problématiques et ressentis de la population. De plus, au regard des questions qui structuraient le guide, c'est aussi leur expérience personnelle d'habitant du Bas-Saint-Laurent qui était interrogée, les répondants ayant « joué le jeu » cela a permis de récolter des données riches et variées. Concernant les membres du comité technique, c'était leur expertise en foresterie, en histoire régionale et leur connaissance du secteur forestier qui étaient recherchées. Quant aux rencontres avec les membres de l'Association forestière, il s'agissait de questionner plus en avant la transmission aux jeunes générations et de comprendre quelle vision les enfants développent vis-à-vis de la forêt en général et de la forêt bas-laurentienne plus particulièrement.

Il est à noter que nous avons également réutilisé des entrevues réalisées en 2008 dans le cadre d'études visant une caractérisation identitaire des populations des MRC des Basques et de La Matapédia engagées dans des projets d'adaptation de l'outil français Parc Naturel Régional². Notons à ce titre que certaines entrevues ont été menées par Jason Fournier à l'époque candidat au baccalauréat en Développement régional. Cela représente, en tout, une cinquantaine d'entrevues.

D'autre part, la base théorique de ce questionnement s'est construite au travers d'ouvrages de sociologie, d'histoire, de géographie, de développement régional, de documentaires historiques traitant de la forêt, du travail en forêt, etc. Notons enfin qu'une base de réflexion sur la culture forestière avait été établie lors d'une communication au colloque de

² Sierra, A. 2008a. *La MRC des Basques, une identité teintée d'individualisme communautaire. Étude sur la caractérisation identitaire d'une population dans le cadre d'un projet d'adaptation de l'outil Parc Naturel Régional au Bas-Saint-Laurent*, UQAR / CRÉ Bas-Saint-Laurent.

Sierra, A. 2008b. *L'identité Matapédiennne, de la force d'un territoire à l'incertitude d'une communauté. Étude sur la caractérisation identitaire d'une population dans le cadre d'un projet d'adaptation de l'outil Parc Naturel Régional au Bas-Saint-Laurent*, UQAR / CRÉ Bas-Saint-Laurent [En ligne : <http://crfh.uqar.qc.ca/>]

l'Association de science régionale de langue française (ASRDLF) tenu à Rimouski en août 2008³.

1.2.2 DONNÉES RÉCOLTÉES ET INTERPRÉTATION

Afin de mieux comprendre comment s'est construite l'interprétation des résultats, nous allons ici succinctement présenter la façon dont on procède pour analyser des données qualitatives.

La base de la réflexion est ancrée sur des préceptes théoriques et méthodologiques inspirés de différents ouvrages, courants de pensée. Sur cette base, nous construisons l'orientation de notre questionnement et nous commençons à envisager la façon dont nous pourrions répondre aux diverses interrogations. C'est dans cette phase que nous construisons le guide d'entretien qui sera l'armature des données récoltées. Après la réalisation des entrevues (enregistrées et intégralement retranscrites), nous construisons une grille d'analyse que l'on appelle le codage. En somme, à partir des thèmes qui structurent le guide, des éléments récoltés en entrevue, nous construisons des catégories thématiques à l'intérieur desquelles nous insérons les citations issues des entrevues qui y correspondent. Par exemple, dans notre cas nous avons un ensemble de « données socio-économiques » à l'intérieur duquel nous avons construit des sous-ensembles tels que « structuration économique » « la modernité » « les usages en forêt » « l'héritage familial ». Dans ces sous-ensembles, nous avons recensé l'ensemble des parties d'entretiens où les répondants évoquaient ces thèmes. Ainsi, cela donne un sens aux données, une visibilité aux éléments évoqués, mais aussi à ceux qui ne sont pas du tout abordés. C'est à partir de ce codage que s'articuleront ensuite l'interprétation de l'ensemble des données et la structuration du raisonnement global sur la culture forestière du Bas-Saint-Laurent.

1.3 Ancrer le raisonnement dans un contexte

Il semble important, avant d'évoquer les résultats obtenus concernant la culture forestière bas-laurentienne, de donner de façon succincte un contexte global et régional à ces réflexions. Dans un premier temps, on abordera rapidement le rapport nature et société à l'échelle du Canada. Ensuite, nous évoquerons la question du sentiment d'appartenance de la population bas-laurentienne à sa région, cette partie se base tant sur des éléments historiques que sur des données récoltées en entrevue. Cela nous permettra de ne pas isoler la forêt des autres éléments territoriaux, sociaux et culturels. En somme, des autres sphères culturelles qui forment la culture globale bas-laurentienne. En effet, poser la question de la culture forestière de façon isolée c'est risquer de l'enfermer dans notre propre cadre de

³ Lewis, N., Flaman-Hubert, M., Sierra, A., Fournier, J. 2008. *La culture forestière depuis 1950 : entre tradition et modernité. Les fonctions sociales des forêts québécoises en veilleuses depuis 1950*, communication présentée au XLV^e colloque de l'ASRDLF, *Territoires et action publique territoriale : nouvelles ressources pour le développement régional*, Rimouski.

réflexion et d'analyse, c'est aussi la sortir d'un contexte sans lequel elle perdrait de son sens.

1.3.1 NATURE ET CULTURE AU CANADA

À la lecture d'auteurs comme Éric Glon, Paul Arnould, et Stéphane Héritier⁴, il est apparu pertinent de poser un cadre plus large aux relations et représentations que le peuple canadien a construit à l'égard de son environnement, et ce, afin de mieux comprendre le rapport des Bas-Laurentiens à la forêt. En effet, comme nous l'avons dit plus haut, la culture est un enchevêtrement d'échelles et de sphères hiérarchisées. Ainsi, ce pan de la culture canadienne nous permettra de donner un sens et un contexte à la sphère culturelle forestière bas-laurentienne.

« Effrayante quand elle leur est étrangère, attirante lorsqu'elle est dominée, exploitée et cultivée : telle est la conception que les colons ont de la *wilderness*. En lui déniaient toutes valeurs socioculturelles autres que les leurs, ils ne la voient que selon son intérêt marchand et utilitaire. »⁵

C'est ainsi qu'Éric Glon caractérise le rapport que les premiers colons ont entretenu avec leur environnement qui a d'abord été pour eux un obstacle à l'occupation du territoire et à l'établissement de poches de peuplements équilibrées dans l'espace. De ce fait historique vont découler d'autres éléments abondant dans le sens d'une conception utilitaire de la nature.

En effet, domestiquer la nature devient un élément de civilisation, mais également la démonstration des potentialités de production d'espaces sauvages humanisés par le défrichement, l'exploitation et la rentabilisation. Selon Éric Glon, cette logique productiviste atteindra son apogée après la Seconde Guerre mondiale, à l'époque du fordisme⁶. En effet, durant toute cette période, non seulement la forêt est uniquement appréhendée sous le prisme économique, mais de plus, elle est perçue comme une ressource inépuisable. De ces éléments vont découler des pratiques prédatrices qui seront longtemps dominantes dans la foresterie canadienne.

De plus, ce qui est intéressant dans la réflexion d'Éric Glon c'est l'idée selon laquelle les colons ont transposé sur le sol d'adoption les valeurs de leur pays d'origine ainsi, ils ont dès le début entretenu un rapport dénué de symbolisme à ce territoire à conquérir. Plus que cela, il explique que les retombées générées par l'exploitation étaient perçues comme une juste rétribution de leur travail. La forêt est un moyen : une fois défrichée, elle devient terre cultivable et lieu de vie, exploitée elle est source de revenus; elle reste dans tous les cas l'élément central de l'appropriation du territoire. En effet, ces traits culturels canadiens s'expliquent en grande partie par des éléments ayant trait à la colonisation. L'auteur

⁴ Ces auteurs sont des géographes français qui se sont penchés sur les rapports historiques et contemporains que les canadiens entretiennent à leur nature.

⁵ Glon, E. 2006. Wilderness et forêts au Canada. Quelques aspects d'une relation homme/nature très ambivalente, in *Annales de géographie*, Paris, vol. 115, n°649, p. 239-258.

⁶ Glon, E., Op. cit. p. 5.

développe ce point dans une distinction avec le voisin états-unien. La colonisation du territoire canadien s'est faite plus difficilement à cause de la densité de la forêt, de l'absence relative de grandes plaines faciles à franchir et à peupler, mais également par l'hostilité des terres du nord qui a vite limité l'implantation de la population. Ainsi, le rapport à la nature en général et à la forêt plus particulièrement s'est construit dans l'affrontement et le besoin de repousser toujours plus loin des freins à l'occupation du territoire⁷.

D'autre part, il est important de saisir que l'idée d'une nature sauvage à combattre ou à repousser, si elle est commune aux peuples américains et canadiens, n'évoluera pourtant pas dans le même sens. Aux États-Unis une promotion de la nature riche, verdoyante et accueillante va servir d'incitatif à la conquête de l'Ouest et aboutira à une cohabitation entre pragmatisme et symbolisme. Au Canada, au contraire, l'image d'une nature sauvage et dangereuse permettra à certains utilisateurs de conserver leur pouvoir sur certaines parties du territoire et fera perdurer une conception utilitariste de la ressource⁸. C'est l'arrivée des pensées protectionnistes qui va creuser l'écart culturel entre ces deux pays. En effet, outre le conservationisme utilitaire de Gifford Pinchot, aux États-Unis, une pensée va se consacrer à la protection d'une nature qui ne serait plus conçue comme un espace tantôt sauvage tantôt productif. Cette vision que l'on qualifierait aujourd'hui d'environnementaliste se développe dès le 19^e siècle à travers les écrits et actions de John Muir, lui-même inspiré par Henry David Thoreau⁹. Au Canada, ce mode de pensée est quasi inexistant et il faudra attendre la deuxième moitié du 20^e siècle et l'avènement du développement durable comme principe de base à l'exploitation des ressources naturelles pour entrevoir la fin de l'hégémonie utilitariste et productiviste, notamment vis-à-vis de la forêt¹⁰.

De l'avis de ces auteurs, dans la culture canadienne contemporaine cette logique pragmatique et conquérante est encore prégnante et pourrait être une base de compréhension de certains phénomènes tels que le fossé toujours plus grand qui sépare les individus vivant ou travaillant dans l'exploitation des ressources naturelles et ceux qui ne vivent la nature que dans une perspective de ressourcement. Si les premiers sont les héritiers d'une vision pragmatique de l'espace forestier comme espace de production et

⁷ Notons à ce titre qu'aujourd'hui encore la question de l'occupation du territoire est au centre de certaines réflexions et plans de développement au Québec.

⁸ L'auteur cite ici notamment la compagnie Hudson dont les « marchands n'hésitent pas à propager de faux récits et témoignages rendant cette wilderness toujours plus menaçante. Le but est de dissuader tout pionnier d'une éventuelle implantation. »

⁹ Il est important de saisir que l'auteur fait une différence fondamentale entre conservationisme et préservation de la nature également appelée conservationisme progressiste. Le premier est essentiellement associé à Gifford Pinchot, il consiste à conserver l'état des ressources naturelles en vue de générer des activités et des richesses qui pourraient bénéficier au plus grand nombre. Le second, est associé à John Muir (créateur du Sierra club), et conçoit la protection des ressources et espaces naturels comme un devoir et un but en soi. La logique de rentabilité économique est évacuée, c'est cette conception qui aboutira à la création des grands parcs nationaux américains.

¹⁰ Notons tout de même que les peintres du Groupe des sept ainsi qu'Émilie Carr (fin 19^e / début 20^e siècle) tenteront par la représentation picturale d'une nature chaleureuse de modifier cette vision de la wilderness.

ressource économique, les seconds, eux, vont développer une vision plus romantique dans laquelle la sauvagerie, autrefois ennemie des sociétés humaines, devient un élément fragile à protéger.

C'est ici le rapport historique du peuple canadien à sa nature qui est remis en question. Celle-ci n'est plus un obstacle à repousser, mais bien un joyau à préserver. Il semblerait, de ce point de vue, que la culture canadienne soit à un tournant qui pourrait aboutir à la redéfinition, au moins pour partie, de la structure de son lien à son environnement. La représentation écosystémique de la nature pourrait devenir le mode de pensée dominant et valorisé.

Nous allons maintenant passer à l'échelle régionale pour questionner le sentiment d'appartenance de la population bas-laurentienne et l'existence ou non d'une communauté de vie à la grandeur de la région.

1.3.2 LE SENTIMENT D'APPARTENANCE DANS LA RÉGION BAS-SAINT-LAURENT

Au regard des lectures et des éléments récoltés au cours des entrevues, il semblerait que cette communauté de vie n'existe pas concrètement et ne s'exprime pas comme telle au sein de la population bas-laurentienne. Plusieurs éléments viennent expliquer cet état de fait.

Tout d'abord, d'un point de vue historique, la lente colonisation de ce territoire a toujours été conditionnée par l'exploitation des ressources naturelles notamment forestières. Ainsi, selon l'historien Guy Massicote¹¹, c'est une région au départ mal-aimée et si les terres littorales sont rapidement peuplées et investies, il n'en va pas de même du haut-pays jugé hostile et impropre à l'agriculture. À la fin du 19^e siècle, alors que les terrasses littorales ont atteint leur seuil maximal d'occupation, certaines familles choisiront de s'exiler aux États-Unis plutôt que de s'installer sur le plateau¹². Ce qu'il faut saisir ici, c'est que la naissance du Bas-Saint-Laurent en tant que région ne s'est pas faite de façon uniforme et homogène. En effet, c'est une construction « par vague » conditionnée par la nécessité et la survie; ces éléments sont d'une importance majeure dans la compréhension de l'absence actuelle de conscience collective. En effet, ce pan de l'histoire bas-laurentienne vient influencer la représentation géographique que la population se fait de son territoire : démarcation forte entre le littoral et le haut-pays, absence de vision régionale, méconnaissance géographique de la région, pratique de l'espace concentré dans un cercle spatial restreint autour du lieu de résidence. De plus, comme pour le rapport à la nature, le pragmatisme va primer sur le symbolisme dans l'implantation de la communauté bas-laurentienne.

¹¹ Massicote, G. 1982. *Rimouski et le Bas-Saint-Laurent : identité culturelle et développement régional*, UQAR.

¹² Fortin, Y. 1995. *La grande et la petite mouvance du Bas-Saint-Laurent*, INRS - Culture et Société, documentaire.

Au niveau territorial, la démarcation Nord/Sud est l'élément le plus souvent cité pour évoquer les éléments caractéristiques du Bas-Saint-Laurent, ainsi ce qui représente le territoire, ce sont ses disparités. Ce qu'il faut saisir ici, c'est que les personnes interrogées évoquent des modes de vie à ce point différenciés entre le littoral et le haut-pays que les habitants de la région vivraient des réalités radicalement différentes, sans toutefois être opposées. En ce sens, ils ne peuvent que difficilement considérer qu'ils appartiennent à une communauté de vie.

Répondant 11 :

« Au niveau du Bas-Saint-Laurent, on se trouve à avoir deux grandes parties, il y a tout ce qui est littoral puis y'a les terres, souvent les gens vont parler de l'arrière-pays. Sur le littoral, c'est de l'agriculture et quand on va dans l'arrière-pays on a un mélange, on a de l'agroforestier ou du forestier. Ça fait comme une première division. Puis au niveau des gens, ils vont avoir des intérêts ou des traits particuliers dépendamment de où ils sont situés. »

Un gradient Est-Ouest a également été évoqué de sorte que les MRC de Témiscouata et de Kamouraska auraient un rapport d'appartenance plus orienté vers la région de Québec, la Matapédia, elle, serait plus tournée vers la Gaspésie. Ce que ces éléments expriment, c'est une difficulté pour la région Bas-Saint-Laurent à s'imposer comme lieu de vie et d'appartenance partagé par l'ensemble de la population quelle que soit son implantation territoriale, ses caractéristiques socio-économiques. Or, c'est bien là que réside le défi de toute région administrative.

Au-delà de ces éléments géographiques, c'est le système social de la région qui doit être envisagé sous ce prisme. En effet, si la population n'a pas développé de sentiment identitaire à l'échelle régionale cela s'explique tant par le mode de colonisation basé sur le système paroissial¹³ que par une affiliation complexe à un territoire divers dans sa géographie et ses modes de vie et dont l'histoire est teintée de pauvreté, de labeur et d'inconfort. Ainsi, tout invite à un repli identitaire sur la sphère paroissiale, voire familiale, cela avait déjà été constaté et démontré lors des études, citées plus haut, menées dans les Basques et La Matapédia¹⁴. En effet, la construction d'une appartenance à petite échelle s'explique par le besoin de s'appuyer sur des repères stables qui offrent constance et sécurité. La municipalité est donc considérée comme « la bonne échelle territoriale » pour construire sa vie sociale. Cela aboutit à la constitution d'un réseau social « en chapelet » qui ne développe pas de mode de vie et d'existence collective. Au contraire, on aime faire valoir ses différences et particularités. Si cette attitude peut être perçue comme une forme de conservatisme, il faut comprendre que c'est un réflexe commun à un certain nombre de communautés humaines qui, se sentant menacées dans leur maintien, vont développer des stratégies de sauvegarde entraînant souvent une forme de repli et d'esprit de clocher. Ici,

¹³ Fortin, J-Ch, Lechasseur, A. 1999. *Le Bas-Saint-Laurent*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, Collection « Les régions du Québec ».

¹⁴ Sierra, A., Op. cit. p. 4.

réside aussi une explication à la difficulté de construire et d'exprimer une culture territoriale (donc forestière) uniforme et partagée.

Il convient cependant de nuancer cette « non-appartenance », en effet, selon Jean-Charles Fortin¹⁵ et certains acteurs rencontrés, si les Bas-Laurentiens ne représentent pas un groupe social uni par des valeurs communes et la conscience de partager un mode de vie, ils manifestent pourtant un attachement affectif fort à leur « coin de pays ».

Répondant 3 :

« Autant il y a ce sentiment d'appartenance puis autant il y a un réflexe très fort de cloisonnement. Donc cette ambivalence, on la retrouve de façon très, très forte. Autant le territoire est important autant si je passe d'une municipalité à l'autre je vais avoir des photographies différentes, autant par les individus que ceux qui sont impliqués dans leurs collectivités. Donc, dire qu'ils ont une perspective ou une vision similaire, non. Mais est-ce que pour eux leur coin de pays est important? Oui. C'est comme deux niveaux. »

Ce qu'il faut retenir ici, c'est que le Bas-Saint-Laurent est une région qui s'est construite dans la diversité sociale (modes de vie et connaissances de l'espace régional), elle-même issue de caractéristiques géographiques très différentes d'un territoire de vie à l'autre (littoral, terres agricoles, zones forestières, montagnes). De plus, on ne peut nier le poids des difficultés économiques récurrentes. Au regard de ces éléments, on peut comprendre la difficulté persistante à développer une conscience collective et une identité bas-laurentienne. Pour autant, sa population a construit un rapport affectif, certes lointain et dénué d'application concrète, mais néanmoins présent dans l'idée qu'ils se font de leurs cultures individuelles.

D'autres éléments explicatifs sont à chercher dans la modernité. En effet, le Bas-Saint-Laurent malgré la prédominance des activités de service reste une région dont l'économie – et avec elle certains modes de vie – reste basée sur un système agroforestier. Si cela fait la fierté et le bonheur de certains, d'autres paraissent plus attirés par le mode de vie urbain et développeraient un sentiment d'appartenance beaucoup plus élargi (grâce notamment aux nouveaux outils de communication) au sein de communautés qui seraient plus sociales que territoriales. Nous ne nous attarderons pas sur ce point pourtant, ici réside une mutation importante que connaissent beaucoup de sociétés occidentales et qui peut expliquer pour partie les difficultés rencontrées dans la compréhension des identités collectives. En effet, les nouveaux modes de communications ont amené une nouvelle façon de concevoir la communauté, celle-ci peut être virtuelle, internationale et pourtant constituer une base identitaire forte pour les individus. En ce sens, la primauté du territoire physique, donc la territorialité, est remise en question en tant que base à la structuration d'une culture ou d'une identité. Ce qui est difficile au Bas-Saint-Laurent, c'est l'importance toujours plus grande de ce phénomène porteur de valeurs ébranlant une autre

¹⁵ Fortin, J-Ch., Op. cit. p. 8.

partie de la population qui, comme nous l'avons vu, ressent le besoin de s'attacher à des acquis traditionnels.

Cet élément est un trait tout à fait caractéristique du Bas-Saint-Laurent qui a toujours été pris en étau entre modernisme et tradition. C'était vrai au début du 20^e siècle à la naissance d'une nouvelle économie rationaliste et individualiste¹⁶, c'est encore vrai en ce début de 21^e siècle où l'exploitation des matières premières ne constitue plus un modèle de développement jugé rentable et valorisant. Pourtant, une partie de la population vit encore de l'agriculture ou de la forêt et reste attachée aux valeurs traditionnelles qui y sont reliées et de façon pragmatique, le développement de la région ne peut être envisagé sans ces deux secteurs qui couvrent la grande majorité du territoire. Le Bas-Saint-Laurent reste dépendant de ces ressources, nous le verrons, cela constitue un point d'analyse essentiel.

Nous l'avons vu, ce tiraillement entre tradition et modernisme s'exprime aussi dans les modes d'appartenance différents qui cohabitent sur le territoire.

De même, le phénomène d'urbanisation joue certainement un rôle important dans la difficulté que présente la communauté bas-laurentienne à « se faire exister », il y a ici un double phénomène. Tout d'abord, l'attractivité et l'attraction des grands centres. En effet, le Québec est une province extrêmement polarisée au regard de la distribution spatiale de ses grands pôles urbains, cela provoque nécessairement des déséquilibres profonds dans l'implantation des populations, la localisation des pôles éducatifs, d'emploi, des marchés économiques. Ainsi, la région des grands centres polarise les mouvements de population (notamment des jeunes) en recherche d'emploi, de formation, d'urbanité. Les régions éloignées de ces pôles sont marginalisées économiquement, spatialement et socialement, nous y reviendrons ultérieurement. Cette polarisation se retrouve également à moindre échelle dans le Bas-Saint-Laurent avec les deux grands pôles que sont Rimouski et Rivière-du-Loup, cela est très visible à l'étude des situations démographiques des MRC. En effet, les deux seules MRC dont le solde migratoire est toujours resté positif sont celles de Rivière-du-Loup et Rimouski-Neigette¹⁷. De même, il est important de noter que 37 % de la population du Bas-Saint-Laurent se répartit entre Rivière-du-Loup, Rimouski et Matane¹⁸.

Cela donne lieu à un paradoxe puisque selon Statistique Canada, au Bas-Saint-Laurent la moitié de la population (54,3 %) ¹⁹ vit en ville, pourtant l'économie du Bas-Saint-Laurent est avant tout dépendante de l'exploitation des matières premières. Ainsi, si le caractère forestier du Bas-Saint-Laurent est évident dans ses caractéristiques géographiques et économiques, au niveau social cela se complique puisqu'on ne peut pas considérer que les Bas-Laurentiens partagent un mode de vie relié à la forêt. Nous retrouvons ici aussi des clivages sociaux et culturels importants qui favorisent l'éclatement de la communauté bas-laurentienne.

¹⁶ Fortin, J-Ch., Op. cit. p. 8.

¹⁷ Statistique Canada sur : www.Bas-Saint-Laurent.org

¹⁸ <http://www.mdeie.gouv.qc.ca>

¹⁹ Portrait régional du Bas-Saint-Laurent sur : <http://www.mdeie.gouv.qc.ca>

Nous pourrions, de façon schématique, identifier deux groupes : un premier qui serait attaché (par son mode de vie ou son histoire) au modèle agroforestier du Bas-Saint-Laurent, qui chercherait à se maintenir et sauvegarder des éléments socioculturels traditionnels. Le deuxième groupe, sans renier ces valeurs, serait tourné vers une autre façon de vivre le territoire dans un rapport moins direct aux ressources naturelles, aux espaces et valeurs qui y sont liés. Notons que cela est une vision schématique et ne prétend pas refléter l'ensemble de la population du Bas-Saint-Laurent dans sa complexité.

Cette partition, nous le comprenons, n'aide pas aujourd'hui à faire exister une communauté au sein d'une région dont la population a toujours été éparsée et repliée sur les sphères de vie restreintes. Nous pourrions même avancer que cette scission est historique en ce qu'elle trouve son origine dans un élément fondamental du territoire : sa dépendance forte vis-à-vis des ressources naturelles (notamment la forêt) qui existe depuis sa création et perdure aujourd'hui encore. Cette dépendance a fait du Bas-Saint-Laurent une région « en marge », c'est-à-dire que son modèle socio-économique ne correspond pas à ce que vit une majorité de la population et des territoires du Québec. Cette marginalité est aussi géographique, nous l'avons vu, au regard de son éloignement des grands pôles urbains. Cette « marginalité » continue à diviser ceux qui craignent de perdre les valeurs fondamentales de leur culture et ceux qui cherchent à coller au plus près d'une culture de masse à l'échelle occidentale. Nous développerons ces éléments plus tard dans le texte.

Ce qui est à retenir ici, c'est qu'au regard de son histoire économique et sociale, le Bas-Saint-Laurent a régulièrement été secoué de crises, de vagues d'émigration, de révoltes et n'a jamais réellement constitué un milieu de vie dont on revendique l'appartenance. Comme nous venons de le voir, au-delà de l'histoire, ce sont les caractéristiques climatiques, territoriales et économiques qui ont provoqué certes, un décalage avec le développement d'autres territoires québécois, mais il faut saisir que cette disparité est aujourd'hui visible et prégnante au sein même de la région. Ce décalage a perduré, les difficultés de développement aussi, cela a empêché l'émergence d'une fierté et d'une appartenance positive d'un groupe à son milieu de vie.

CHAPITRE II – RÉSULTATS

2.1 Le cadre de la culture forestière bas-laurentienne

2.1.1 RETOUR HISTORIQUE

2.1.1.1 Les faits

La colonisation

Nous l'avons déjà évoqué, le mode de colonisation du Bas-Saint-Laurent a un impact aujourd'hui encore visible au niveau social. Nous avons parlé de la question de l'appartenance, ici, nous allons brièvement montrer en quoi l'époque de la colonisation a posé les jalons de la culture forestière bas-laurentienne actuelle.

Les premiers colons, nous l'avons vu, s'installent sur les terres littorales, propices à l'agriculture et proches des voies de communication. Elles constituent un point d'ancrage idéal pour les premières familles. Très vite, la nécessité se fait sentir de peupler les terres du plateau plus hostiles, plus forestières. Pour autant, ces colons sont des agriculteurs dont le but est de défricher pour cultiver. La forêt est dès lors un repoussoir et selon Guy Massicote²⁰, l'intérêt que manifestent les colons pour la forêt est essentiellement foncier (posséder des lots) et économique (retirer un revenu); leurs modes de vie, leurs savoir-faire, leurs cultures sont agricoles. Ce n'est d'ailleurs qu'à la fin du 19^e siècle que la forêt commence à façonner les modes de vie, si on dit du Bas-Saint-Laurent qu'il est agroforestier, il faut tout de même préciser qu'il est au départ pleinement agricole²¹.

La forêt s'impose par la nécessité, les revenus agricoles ne suffisent pas, très vite, les modes d'exploitation agricole se transforment et font vivre de moins en moins de familles; l'agriculture de subsistance ne permet pas de maintenir une population à l'échelle du Bas-Saint-Laurent. La forêt, elle, est abondante, paraît inépuisable, l'industrie des pâtes et papiers est en plein essor, c'est l'âge d'or de l'industrie forestière. Cependant, il faut comprendre que nous ne sommes pas face à un peuple forestier qui met en pratique des savoir-faire et qui transmet des valeurs et des principes hérités. Il s'agirait plutôt d'une conversion forcée vers une évidence qui s'impose par l'omniprésence du bois et dès cette époque, c'est une influence extérieure qui crée le besoin. À la fin du 19^e siècle, c'est la Grande-Bretagne qui décide d'implanter une industrie forestière destinée à alimenter, dans un premier temps, le marché britannique et ensuite, le marché américain. Cet élément marquera pour longtemps le marché du bois bas-laurentien et avec lui, les mentalités.

Finalement, si l'on regarde ces éléments on peut voir que la forêt et le travail en forêt ne sont pas des traits culturels véhiculés et transmis par les premières familles bas-laurentiennes, la forêt est une nécessité (il faut la repousser pour s'installer, il faut aller y

²⁰ Massicote, G., Op. cit. p. 7.

²¹ Dans les années 30, 75 % des bûcherons sont également agriculteurs.

travailler pour survivre). De là, va découler un rapport ambigu à cette ressource, son omniprésence longtemps vécue comme un fardeau, rend difficile une identification positive au caractère forestier du territoire.

Mobilité / Exode

Les phénomènes d'exode sont arrivés très tôt dans l'histoire du Bas-Saint-Laurent, en effet, dès la fin du 19^e siècle (la première vague d'émigration aurait eu lieu en 1876 selon J.Ch Fortin), alors que les terrasses littorales ont atteint leur seuil maximal d'occupation, certaines familles choisirent de s'exiler aux États-Unis plutôt que de s'installer sur le plateau. Cela achève la démonstration faite plus haut selon laquelle la vie de la forêt n'est pas la vocation première des populations qui arrivent au Bas-Saint-Laurent. Ces problématiques d'occupation du territoire, de déclin démographique – on parle aujourd'hui de dévitalisation – ont perduré et se sont même aggravées ces dernières années dans certaines parties du territoire. Ce sont les municipalités forestières du plateau qui sont les plus touchées ce qui, là encore, illustre les difficultés liées à la vie sur le plateau. Majella Simard²², dans sa thèse, établit un lien de causalité entre la faible productivité des terres agricoles, l'abondance de la matière ligneuse qui amène une surreprésentation de travailleurs forestiers dans certaines localités et la fragilité voire la marginalité socio-économique de ces mêmes localités. Cette précarité favorise l'exode des populations, remet en question le maintien de certaines municipalités du plateau et entraînera également la nécessité pour beaucoup de travailleurs forestiers d'aller chercher du travail ailleurs que dans la région.

En effet, la main-d'œuvre forestière du Bas-Saint-Laurent a toujours eu besoin de trouver des emplois dans d'autres régions du Québec, on pense évidemment aux chantiers de la Côte-Nord, d'Abitibi ou de la forêt boréale. Il arrivait même qu'ils partent dans d'autres provinces (Nouveau-Brunswick, Ontario) et dans d'autres pays (États-Unis). Dans les années 50, un tiers de la population active de la région travaille sur la Côte-Nord durant la saison d'hiver²³. Ce serait la faiblesse du marché du travail forestier bas-laurentien qui expliquerait ces mouvements de population. En somme, l'abondante forêt, encore peu aménagée, ne fournissait pas assez d'emplois pour l'ensemble de sa population. De plus, les emplois sur la Côte-Nord ou en forêt boréale étaient plus lucratifs, ce qui n'a pas favorisé la rétention de la main-d'œuvre bas-laurentienne.

Répondant 7 :

« [...] Main-d'œuvre qui travaillait un peu partout, des fois ils travaillaient dans le Maine, le Nouveau-Brunswick, dans ce temps-là les frontières n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, c'était une main-d'œuvre mobile, États-Unis, Nouveau-Brunswick, mais aussi dans d'autres régions, la forêt boréale, la Côte-Nord, le Lac-Saint-Jean, l'Abitibi, il y en a beaucoup qui ne sont jamais revenus. »

²² Simard, M. 2003. *La fragilité de l'espace rural québécois. Le cas des petites localités du Bas-Saint-Laurent. Enjeux et perspectives d'avenir*. Thèse pour le doctorat de géographie (Ph.D.), sous la direction de Clermont Dugas, Université du Québec à Rimouski, soutenue le 20 juin 2003.

²³ Fortin, J.Ch., Op. Cit. p. 8.

Cela a forgé un mode de vie : l'hiver en forêt, l'été dans l'agriculture, le travail au Nord, le chômage au Sud. Cela a également dû détériorer le lien affectif et l'appartenance à une région dite « ressource », mais qui ne peut « garder » sa population par manque de ressources et d'emplois. Ainsi, le Bas-Saint-Laurent a très rapidement connu des mouvements de population importants, notamment d'exode, certaines familles ayant choisi l'exil définitif pour s'installer à proximité des bassins d'emplois stables. Il ne faudrait pas penser que c'est un phénomène qui appartient au passé, car si le système d'assurance sociale a stabilisé géographiquement la main-d'œuvre, il est encore fréquent de voir des travailleurs forestiers qui doivent se rendre sur la Côte-Nord pour trouver un emploi. Au-delà de l'impact certain sur l'identité bas-laurentienne, c'est l'image du travail en forêt et des métiers liés à la forêt qui sera pour longtemps teintée de pauvreté, de labeur et d'insécurité. Si le Bas-Saint-Laurent est une région forestière en termes géographiques, socialement c'est une identité qui peine à émerger du fait de ces difficultés persistantes.

Instabilité / Crise

Au-delà de cette situation de pénurie, c'est l'instabilité des emplois forestiers qui, n'étant jamais assurés à long terme, ne dégagent pas des revenus confortables pour les ménages. La saisonnalité et la rémunération au forfait ont empêché l'ancrage de la main-d'œuvre et des familles dans une région dans laquelle ils ne pouvaient travailler, vivre et se développer à long terme. D'autre part, la nature des emplois offerts dans le Bas-Saint-Laurent contribue à cette mauvaise image du travail en forêt. Dans la région, c'est la première transformation et seulement la première transformation qui réussira à s'implanter, cela signifie que les possibilités de carrière sont restreintes et les Bas-Laurentiens devront bien souvent se contenter du bûchage. Or, il s'agit de conditions de travail très difficiles, des salaires de misère. Ainsi, les travailleurs forestiers bas-laurentiens coupent un bois qui part pour être usiné ailleurs et dont ils ne voient pas les retombées économiques et sociales. En somme, rien ne les rattache à la terre qu'ils exploitent, ni au pays qu'ils habitent.

C'est bien sûr au cours des crises successives que va connaître l'industrie forestière que les situations de ces travailleurs et des communautés forestières vont se dégrader. L'industrie licencie, diminue les salaires et intensifie le travail, les conditions hygiéniques et de sécurité se détériorent, parfois, on incite les travailleurs à la reconversion ou à l'exil. Cela va rendre prégnant le rapport de dépendance du Bas-Saint-Laurent aux fluctuations des marchés extérieurs. Ces crises mettront également en lumière l'impuissance de la région face à la conjoncture économique de ces marchés qu'elle alimente pourtant.

L'ensemble de ces éléments a certainement entraîné une incapacité à se projeter au niveau régional et dans le temps. Ceci, couplé aux phénomènes d'exode, a court-circuité la construction d'un sentiment d'appartenance, le partage d'un mode de vie. Cela participera aussi de la dévalorisation des métiers forestiers et de l'incapacité à faire du Bas-Saint-Laurent une région forestière qui se vit et s'assume comme telle.

Le travail en forêt comme « voie de garage »

Au regard des conditions de travail, de l'absence de valorisation des métiers de travailleurs forestiers et du peu de diversité dans les carrières en foresterie proposées pendant une grande période au Bas-Saint-Laurent, le travail en forêt n'était pas perçu comme une possibilité de carrière. Il était plus vécu comme un incontournable dans une région où la proximité à la ressource faisait que très jeune on allait au bois avec son père, on apprendait assez vite le métier de travailleur forestier qui devenait alors une solution en cas d'absence de perspective professionnelle. Cependant, beaucoup de travailleurs dans les années 40/50 n'envisageaient pas de rester dans ce domaine et espéraient trouver autre chose. C'est pour cette raison que certains se sont installés sur la Côte-Nord où les possibilités de carrière étaient plus développées ou en Abitibi où la proximité des mines permettait de se reconverter.

Répondant 7 :

« Et je te dirais que la majorité des gens qui allaient travailler en forêt c'est parce qu'il n'y avait pas d'autres choses ailleurs, ils étaient obligés. Généralement c'était réservé aux jeunes personnes et quand ils avaient 30 ans ils espéraient passer à autre chose, ils allaient là parce qu'ils étaient mal pris. »

Cette vision d'un métier peu valorisant perdure et limite grandement les possibilités de relève. Au-delà de la relève, c'est la transmission intergénérationnelle qui est entravée, si les travailleurs sont parfois fiers de travailler en forêt ils n'inciteront pas pour autant leurs enfants à s'engager dans ce domaine, au contraire. C'est un élément bien connu dans le Bas-Saint-Laurent, il est cependant important d'insister à nouveau sur ce point, car c'est l'illustration d'un dysfonctionnement profond dans la transmission de valeurs et dans l'expression identitaire d'une large partie de la population. Une répondante nous expliquait, par exemple, qu'il n'était pas rare que les enfants, n'osant pas dire que leur père est bûcheron devant leurs camarades, attendaient la fin de l'animation pour lui en faire part. Nous sommes face à une crise identitaire de fond, on peut même envisager que l'identité forestière de la population bas-laurentienne n'aurait jamais eu l'occasion de s'exprimer et donc d'exister.

La forêt ressource économique

Nous avons vu dans le premier chapitre que la culture environnementale canadienne était fortement imprégnée d'une forme d'utilitarisme, nous retrouvons ces marques culturelles au Bas-Saint-Laurent. En effet, de l'avis d'un certain nombre de répondants, mais également au regard de certains discours et actions mises en œuvre dans le domaine forestier, on peut observer la prédominance de la vision productiviste sur d'autres considérations liées à la forêt. Ainsi, lorsque l'on parle culture forestière, on parle de revalorisation de la main-d'œuvre, de relève, de manque de connaissances du grand public quant à l'exploitation. Dans les communautés forestières, on parle du prix du bois, de mise en marché et de crise. Si cette vision quelque peu unilatérale est héritée d'un modèle

culturel canadien, des éléments liés à la région Bas-Saint-Laurent sont à prendre en considération.

En effet, si la forêt du Bas-Saint-Laurent a souvent été pensée à travers le prisme économique de l'emploi, du revenu et du marché, cela s'explique notamment par les nombreuses difficultés rencontrées par la main-d'œuvre et le secteur forestier en général. Mais surtout, cette vision unique est héritée de la forte dépendance du Bas-Saint-Laurent et de sa population vis-à-vis de la ressource forestière et des retombées qu'elle offre. En somme, les éléments que nous venons d'exposer dans ce retour historique expliquent en grande partie la nature des représentations que les Bas-Laurentiens ont construit et choisi de diffuser sur la forêt. De ces éléments socioculturels vont découler à la fois une hégémonie de la vision productiviste de la forêt et une difficulté à accepter et faire exister la multifonctionnalité de la forêt. Ceci, à terme, empêche la structuration d'une culture hétérogène et diversifiée et court-circuite aussi la construction d'une seule et même culture forestière qui réunirait l'ensemble de la population du Bas-Saint-Laurent quelque soit son ancrage territorial, social, etc. Les activités forestières restent cloisonnées. Pourtant il est évident que nous nous situons à un tournant en termes d'occupation et d'usage de l'espace forestier. Plus la population s'éloigne physiquement et économiquement de la forêt, plus l'intérêt pour cet espace se déplace vers des considérations de récréation et d'environnementalisme. C'est donc l'intégration de ces nouvelles activités et perceptions de la forêt qui est en jeu dans la culture forestière du Bas-Saint-Laurent.

2.1.1.2 Ce que l'on retient à ce stade

Finalement, les conséquences de ces éléments historiques concernent essentiellement le domaine des représentations. En effet, au regard de ce que l'on vient de développer, on se rend compte que c'est l'image que se font les Bas-Laurentiens de la forêt, du secteur forestier en général et de la prégnance de ces éléments dans leur quotidien qui est en jeu ici. Cet ancrage historique permet de mettre en lumière le ferment socio-économique sur lequel s'est structurée l'identité forestière bas-laurentienne. Elle est complexe et ambivalente. Cette identité, tout comme la forêt elle-même, est une nécessité pour une population qui, en grande partie, vit dans ou de la forêt. Mais cette nécessité n'est pas forcément synonyme d'évidence, au contraire, il semble que l'on soit dans un système d'identification complexe, car, si on ne peut parler de dévalorisation globale de l'image forestière de la région, on peut tout de même considérer que ce n'est pas une caractéristique socioculturelle qui se vit dans l'affirmation et la revendication. Cela se comprend au regard de la particularité du secteur forestier bas-laurentien que nous venons d'exposer. Cependant, nous allons dans les parties qui vont suivre tenter de dresser un portrait plus précis du cadre de cette culture forestière et comprendre ce qui, aujourd'hui, favorise ou entrave son émergence collective sur la place publique.

Dans un premier temps, nous évoquerons les éléments que nous qualifierons de « structurels », ils représentent des caractéristiques que l'on pourrait considérer comme la base de toute structuration culturelle en lien avec une ressource territoriale, a fortiori une ressource naturelle. Ce sont aussi des éléments caractéristiques et quelque peu immuables

au Bas-Saint-Laurent. Ensuite, nous aborderons les éléments plus mouvants ou en mutation et spécifiques à la région. Cette partie se terminera par une définition schématique de ce qui constitue aujourd'hui la culture forestière de la population bas-laurentienne. Nous illustrerons ce portrait par deux « études de cas » qui permettront de rendre les résultats présentés plus concrets.

2.1.2 LES ÉLÉMENTS STRUCTURELS

Au gré des entretiens et des lectures, il a très vite été question de la dépendance du Bas-Saint-Laurent au secteur forestier et à la ressource forestière. Il a semblé que c'était un élément structurant du rapport que la région entretient à la forêt en général. Cependant, il paraissait important de décrypter cet élément afin de mieux comprendre son impact sur la culture forestière des Bas-Laurentiens. Ce qui apparaît assez rapidement, c'est que la dépendance est liée à la proximité de la ressource donc à l'abondance plus ou moins grande de celle-ci.

2.1.2.1 La proximité / L'éloignement

La proximité spatiale à la ressource forestière va jouer un rôle prépondérant dans la construction du rapport physique et affectif à l'espace forestier. En effet, un grand nombre de répondants considèrent que le lieu de résidence est primordial dans la compréhension du rapport à la forêt, et ce, parce que sur le territoire bas-laurentien, la forêt ne se répartit pas de façon homogène. Finalement, ce serait la proximité et l'abondance de la ressource forestière qui influenceraient, en premier lieu, la façon dont on vit la forêt, cela peut paraître évident, mais il est important de décortiquer cette donnée.

Tout d'abord, la proximité à la ressource va induire une cohabitation rapprochée de la ressource et des communautés humaines. La forêt sera omniprésente dans le quotidien de ces personnes, aux niveaux visuel, social, économique, etc. Nous parlerons de l'omniprésence socio-économique dans le point suivant.

Ce qui nous intéresse ici, c'est le lien entre la proximité physique et le rapport identitaire à l'espace forestier. En effet, nous parlions plus haut de la démarcation Nord/Sud comme d'un élément territorial fort de la région qui est à l'origine d'une disparité dans les modes de vie²⁴. Outre les caractéristiques géologiques du plateau, c'est bien la prépondérance de la forêt sur toute autre ressource qui va influencer ces modes de vie et l'identité territoriale de ceux qui vivent dans le haut-pays. Si on qualifie ces communautés de « forestières », c'est avant tout parce qu'elles vivent dans la forêt, cela aura évidemment des applications économiques, mais le paysage n'est pas un élément anodin dans la construction identitaire. Cette proximité physique se traduit, de fait, par un rapport visuel fort de sorte que dans certaines municipalités, où que l'on pose son regard, on y voit de la forêt, elle est ancrée dans le quotidien et devient par là un repère important. Ce qui est important ici, c'est que ce repère est identifié tant par les personnes vivant dans les municipalités forestières que

²⁴ Voir p. 8.

par des personnes extérieures à ces portions de territoires. Un territoire s'identifie avant tout par son paysage, car ce dernier est la représentation visuelle du milieu dans lequel on vit ou au sein duquel on se déplace.

Répondant 6 :

Par rapport à l'attachement à la forêt, est-ce que vous avez l'impression qu'il est le même sur tout le Bas-Saint-Laurent ou il y a des endroits où il est plus fort?

« Ouf ! Je serais pas capable de te dire par MRC ou région, je te dirais que ça vient plus de la proximité de la forêt, quand t'es dans un grand centre, tu l'envisages moins, la forêt. Si tu vas à Rimouski et que tu montes dans un bureau, je suis pas sûre que tu vois ce que tu vois d'ici. Et la même chose pour Rivière-du-Loup ou encore pire à Montréal. Ça peut dépendre de ça, la proximité. La proximité visuelle, t'as pas besoin nécessairement d'aller dedans, mais tant que tu la vois, il y a un contact qui se fait avec elle. »

Ce qui est intéressant dans les ressources paysagères en zone rurale, c'est qu'elles sont en général ressource visuelle, mais aussi ressource économique donc « on vit dans » autant que « l'on vit de ». Cela signifie qu'au-delà du rapport visuel, c'est un rapport social fort qui s'instaure entre les communautés et la ressource. Or, dans le Bas-Saint-Laurent, deux ressources prépondérantes coexistent : le fleuve et la forêt. Leur distribution spatiale est très démarquée, au Nord le fleuve, au Sud la forêt. Si l'on devait schématiser, ceux qui vivent éloignés de la forêt, vivent près du fleuve, de sorte qu'en fonction du lieu de résidence on n'a pas les mêmes bases territoriales pour construire son identité et son appartenance.

Dans les territoires forestiers, l'attachement à la forêt est fort, le vécu lié à l'espace forestier est généralement plus intense, et ce, sur un plan social (loisir) et économique. Cela va avoir un impact sur le type de connaissances développées et transmises par ces communautés. On peut considérer qu'il s'agit généralement d'une connaissance plus technique liée aux aspects géographiques, biologiques et économiques. C'est également dans ces territoires que l'on retrouve des processus de transmission intergénérationnelle importants (propriété foncière, savoir-faire, valeurs, etc.). En somme, ce qui va différer d'un territoire à l'autre, c'est la façon de définir le patrimoine forestier, cette définition étant directement liée aux besoins de la communauté à l'égard de la ressource.

Plus on est proche de la ressource plus la conception patrimoniale est variée, car les besoins sont nombreux : la forêt est patrimoine économique, social, familial, identitaire et paysager. Pour ceux qui sont plus éloignés, l'usage et le rapport visuel à l'espace sont moins intenses, la notion économique est souvent évacuée, la connaissance est plus abstraite et généraliste, la notion d'héritage ne sera pas primordiale pour le maintien sur le territoire et la transmission d'un mode de vie. On le voit, les besoins liés à la ressource sont moins nombreux. L'aspect patrimonial revêtira donc moins de facettes, celui-ci s'articulera essentiellement autour de la notion de ressourcement, de loisir, de paysage et de plus en plus autour de l'idée d'un patrimoine environnemental qui bien souvent dépasse les

échelles régionales et même nationales. Il apparaît assez clairement dans le discours des répondants que ces éléments sont une base fondamentale pour comprendre que sur le territoire bas-laurentien, la culture forestière ne peut se structurer de la même façon en fonction de l'endroit où l'on vit, où l'on a grandi.

En somme, la construction d'une culture forestière sera avant tout conditionnée par cette implantation territoriale qui sera le point de départ à la définition des besoins socio-économiques qui, eux-mêmes, engendreront une vision orientée du caractère patrimonial de la ressource.

Ce qui va être particulier au Bas-Saint-Laurent, c'est que cette proximité se couple avec un rapport de dépendance. En effet, les parties du territoire dites forestières sont presque uniquement forestières. Par exemple, lorsqu'on a demandé aux personnes interrogées quelles étaient, selon elles, les MRC les plus forestières du Bas-Saint-Laurent, elles ont systématiquement cité les MRC de La Matapédia et du Témiscouata qui sont celles qui n'ont pas d'accès au fleuve et qui n'ont pu se développer que par l'exploitation de la ressource forestière. On voit donc bien que le degré de proximité à la ressource est synonyme, dans le Bas-Saint-Laurent, d'une prédominance forte de la ressource dans la vie socio-économique ce qui entraîne un rapport de dépendance important des communautés à l'égard de la forêt.

2.1.2.2 Le rapport de dépendance

De façon pragmatique, on considère que l'ensemble de la région du Bas-Saint-Laurent est économiquement dépendant du secteur forestier. Cette dépendance s'explique par sa vulnérabilité aux fluctuations du marché du bois, c'est-à-dire à la concurrence étrangère, à l'instabilité du prix de la matière première, à l'instabilité du taux de change et à la volatilité des marchés due à la globalisation des échanges²⁵. Cette vulnérabilité s'accompagnant d'une incapacité à influencer ces marchés et d'une difficulté à diversifier son économie, cela aboutit à un degré de dépendance élevé au secteur forestier.

Répondant 1 :

« Si je regarde l'Abitibi, c'est une région ressource, les gens ont été habitués à vivre un peu de tout selon le contexte économique, si ça va mal en forêt ça va bien aller dans la mine, donc ils ont plus une culture de région ressource avec un "s". »

Si les personnes qui vivent aujourd'hui encore de la forêt sont peu visibles, leur présence n'est pourtant pas négligeable sur le territoire bas-laurentien et, avec les agriculteurs, elles font du Bas-Saint-Laurent une région que l'on qualifie souvent d'agroforestière. Cependant, les personnes concrètement dépendantes de la ressource forestière sont une minorité sur le territoire et se situent pour l'essentiel sur le plateau. Parmi elles, des travailleurs forestiers (dans diverses activités), des gestionnaires, des techniciens, des propriétaires de lots, des acériculteurs, etc. C'est en vivant dans la forêt qu'ils ont

²⁵ Simard, M., Op. cit. p. 13.

développé, nous l'avons vu, des connaissances, des savoir-faire, qu'ils ont hérité de terres, de valeurs. C'est en vivant dans ces parties du territoire peu, voire pas diversifiées dans les activités économiques, qu'ils sont devenus dépendants de la forêt. Si leur patrimoine forestier est riche, les autres ressources socio-économiques dont ils disposent sont plus restreintes.

Répondant 1 :

« Oui, je pense qu'on est plus limité. Parce que les gens... Supposons que ça va mal en forêt et que tu restes dans un petit village, des emplois y'en a pas, donc si tu veux travailler, faut que tu quittes. »

Répondant 4 :

« Et quand je parle de travailleurs forestiers, j'ai des gens qui ont de la machinerie qui font des chemins forestiers, j'ai des transporteurs de bois, c'est des gens qui dépendent de la forêt comme dans les municipalités du haut-pays, c'est des gens qui dépendent aussi de la forêt. »

Le problème qui se pose est qu'ils sont pris dans une contradiction forte du territoire puisqu'ils sont dépendants d'une ressource, mais ne sont pas pour autant visibles, car ils ne sont pas représentatifs de ce que vit une majorité des habitants du Bas-Saint-Laurent. Au niveau identitaire, cette oscillation entre dépendance et quasi-invisibilité est difficile à gérer et peut être source de frustration, car si les préoccupations sociales s'éloignent toujours plus de l'exploitation de la matière première, pour ceux qui en dépendent, c'est le maintien sur le territoire et la survie économique qui sont en jeu, l'écart est troublant.

De ce fait, les plus dépendants de la forêt vont entretenir un rapport ambivalent à la ressource, car si elle est une base identitaire primordiale, les difficultés sociales et économiques qui y sont rattachées la rendent fragile. En effet, la dépendance en soi ne serait pas négative si l'âge d'or de l'industrie forestière s'était perpétué et offrait un avenir radieux. Malheureusement, la réalité est toute autre, et ce, particulièrement depuis 2004/2005. L'industrie forestière a toujours connu des crises, mais celle-ci s'installe et visiblement ébranle le rapport identitaire des populations qui y vivent et qui en vivent. Les personnes qui en dépendent ne peuvent que continuer à se poser la question de la reprise et attendre, pour les autres cela renvoie une image assez triste d'un secteur en déclin.

Nous sommes ici face à un phénomène connu dans les sciences sociales qui veut que les éléments qui constituent l'identité d'un groupe soient des facteurs de rassemblement aussi longtemps qu'ils sont perçus de façon positive, si leur perception devient négative, ils se transforment assez rapidement en facteurs de déstructuration et de dispersion. C'est vraisemblablement ce que l'on observe au Bas-Saint-Laurent. En effet, ce rapport de dépendance devient le stigmate du haut-pays qui reste associé à la pauvreté et à l'inconfort. Dans ce contexte, les transmissions intergénérationnelles sont moins évidentes, la fierté peine à s'exprimer et c'est toute la structure culturelle de la région qui est perturbée. En effet, les personnes vivant éloignées de la ressource et œuvrant dans d'autres secteurs d'activité sont elles aussi concernées, car elles vont, petit à petit, se détacher de cette

caractéristique régionale qui ne peut être source de fierté et qui ne constitue plus un avenir pour eux et pour le groupe.

On comprend dès lors que malgré un ancrage historique fort, on ne pourra parler d'une seule et même culture forestière au Bas-Saint-Laurent. Cela rejoint finalement les constats faits dans le premier chapitre quant à l'absence d'une communauté de vie à l'échelle du Bas-Saint-Laurent. Des groupes différenciés vont apparaître en fonction de leur lieu de résidence, de leur degré de dépendance desquels découleront des besoins formulés à l'égard de la ressource et qui expliqueront en grande partie leurs usages et leur vision de l'espace forestier, en somme, leur culture forestière.

Répondant 10 :

« L'arrière-pays dépend en bonne partie des ressources pour vivre, la forêt, la faune, la récréation. Donc, ils ont certainement une connivence plus rapprochée avec leur forêt tandis que dans les centres plus urbains ben c'est sûr que la forêt est plus perçue comme un centre de récréation et de loisir et non pas comme un centre de création de richesses. »

2.1.2.3 La notion d'héritage, de transmission : la culture personnelle

Les deux éléments structurels dont nous venons de parler sont assez généraux et visent à définir des groupes culturels. Cependant, il est important de ne pas oublier que la notion de culture ne peut être traitée sans concevoir un niveau plus individuel. En effet, même si l'on se réfère à une culture collective, chaque individu construit son positionnement à l'intérieur de celle-ci en fonction de son expérience personnelle (parcours de vie, rencontres, intérêts particuliers, héritage familial, etc.).

Cette étude, comme nous l'avons précisé au début, se veut exploratoire et n'a donc pas vocation à rendre compte précisément de l'ensemble des cultures pouvant coexister au Bas-Saint-Laurent. Cependant, certains traits plus individuels et spécifiques méritent d'être soulignés.

D'un point de vue théorique, il est établi que les cultures, les identités sont en partie héritées et transmises d'une génération à l'autre au sein d'un groupe social. Ce sont donc les rapports intergénérationnels qui conditionnent en partie la perpétuation d'une culture. Ici, nous nous penchons plus précisément sur les transmissions intrafamiliales. La famille est ce que l'on appelle en sociologie une sphère de socialisation primaire²⁶.

²⁶ La socialisation est le processus par lequel tout individu apprend et intériorise les normes, valeurs et comportements relatifs à la culture du groupe social dans lequel il évolue. On distingue généralement la **socialisation primaire** qui se structure aux premiers âges de la vie. Cette socialisation se réalise généralement au sein de la famille et à l'école, elle a pour but de transmettre à l'enfant le langage et les codes sociaux élémentaires. Ensuite, la **socialisation secondaire** s'inscrit tout au long de la vie et se réactive lorsque l'individu accède à de nouveaux statuts sociaux (passage de l'étudiant au statut de salarié; d'enfant à parent, etc.).

Un grand nombre de répondants ont évoqué la sphère familiale comme lieu important de structuration et de pérennisation de la culture forestière. Selon eux, lorsqu'une personne a, dans sa famille, un parent qui travaille en forêt ou si traditionnellement la forêt est considérée comme un lieu de vie, sa culture s'orientera naturellement vers ce qu'on lui a fait vivre comme expérience et ce qu'on lui a enseigné comme savoirs liés à la ressource. Cela signifie que si un individu a grandi dans un territoire forestier, dans une famille de forestiers, même s'il ne s'engage pas dans une carrière forestière et ne s'installe pas dans le haut-pays, cette personne aura pourtant une base culturelle héritée de celle des communautés forestières ce qui influencera ses usages, ses perceptions. Celles-ci seront appelées à se transformer au cours de son existence et pourront s'orienter vers une autre forme de culture si l'éloignement physique à la ressource devient également un éloignement social, mais ce n'est pas systématique.

Répondant 3 :

« Si on parle d'historique dans le comportement ça fait partie de leurs besoins à assumer et de leur culture. La ressource de bois n'est plus dans leur culture comme étant l'élément qui met du pain sur la table, mais qui répond à assouvir un besoin qui est important de se retrouver dans un contexte et qui fait partie de leur culture. De là, l'image là est portée sur la ressource, mais dans un cadre beaucoup plus global que la simple exploitation de la fibre de bois. »

Cette donnée plus personnelle vient atténuer le caractère déterminant des éléments structurels que nous venons de développer. Cet aspect plus individuel laisse entrevoir toute la complexité et la diversité des cultures qui peuvent exister en lien avec une même ressource naturelle et territoriale. L'héritage familial et l'héritage social (à plus grande échelle) sont des facteurs et des vecteurs de culture que l'on ne doit pas omettre. Cela s'est retrouvé dans les discours des personnes interrogées, mais cela a également été observé au cours d'une animation proposée par l'Association forestière bas-laurentienne dans une classe de 4^e, 5^e et 6^e année. En effet, cette animation se tenait dans une petite municipalité du haut-pays et lorsque des enfants énonçaient une connaissance, une anecdote liée à la forêt, cela était invariablement rattaché à l'expérience familiale. Nous sommes face à des enfants cela paraît donc assez normal et évident. Pourtant, c'est bien la base culturelle qui est en train de se former, et ce, entre l'école et la famille.

Il semblerait que cette transmission soit en crise au Bas-Saint-Laurent, c'est en tout cas le discours dominant. Nous aurons l'occasion d'explorer cette problématique plus loin dans un point qui traite spécifiquement de la relève. Cependant, on peut considérer d'ores et déjà que la nature de l'héritage familial constitue un outillage patrimonial pour l'individu qui influencera de façon plus ou moins prégnante son futur positionnement au sein de la culture collective du groupe auquel il se sent appartenir.

2.1.2.4 Caractéristiques socioterritoriales : un territoire en marge

Nous allons dans ce dernier point évoquer le caractère « marginal » du Bas-Saint-Laurent. Comme la notion de dépendance, c'est un adjectif que l'on attribue souvent aux communautés rurales sans cependant en proposer une définition et une analyse précises. C'est ce que nous allons faire ici. Il peut sembler étrange aux yeux de certains de faire figurer cette marginalité parmi les éléments structurels en ce qu'elle est avant tout basée sur une conjoncture socio-économique. Cependant, nous considérons qu'elle a sa raison d'être dans la catégorie structurelle, car c'est une caractéristique du Bas-Saint-Laurent qui existe depuis sa colonisation et qui perdure aujourd'hui encore, de plus, la marginalité est apparue structurante pour expliquer l'état actuel de la culture forestière.

La marge est un concept géographique très éclairant pour analyser la situation actuelle du Bas-Saint-Laurent. Nous allons tout d'abord en donner une définition, c'est Brigitte Prost²⁷, géographe, qui le décrit comme suit : « [...] la marge fait référence à un espace de transition, non pas un espace différent, par sa nature, du territoire auquel elle se rattache, non pas un "espace intermédiaire", mais un espace en continuité avec son territoire, dépendant de lui et en même temps marqué par une modification progressive de ses éléments et de ses caractères. ». En somme, le Bas-Saint-Laurent est une région insérée dans une province, un pays et s'inscrit donc dans une continuité territoriale, mais il n'est pas pour autant intégré dans la dynamique sociale, économique voire historique de l'ensemble géographique auquel il se rattache. Il peut être en marge. Ainsi, on parle de « retard » (sans jugement de valeur), de dépendance, de dévitalisation pour des espaces qui viennent s'insérer par impératif géographique et politique dans des systèmes sociaux et territoriaux qui ne connaissent pas les mêmes réalités. Concernant la dépendance, nous l'avons déjà explorée, quant à la dévitalisation c'est un phénomène que chacun connaît dans la région. Concernant la notion de retard, il n'est pas question ici de porter un jugement sur le caractère bon ou mauvais du décalage temporel avec certaines parties de la province, du pays voire du contexte occidental. Il s'agit de faire un état des choses.

Selon Majella Simard²⁸ ce sont avant tout les disparités socioterritoriales caractéristiques du Bas-Saint-Laurent²⁹ qui en font une région mal intégrée au niveau national. Il observe également que l'accroissement constant du nombre de très petites localités accentue la marginalisation de la région vis-à-vis de la réalité provinciale³⁰. Il s'agit d'un point de vue presque uniquement axé sur une conception géographique. Cependant, il est important de comprendre que dans la notion de marge, il est question de l'interdépendance entre les caractéristiques territoriales, sociales et historiques de l'espace dit « en marge ». La notion de temporalité notamment, est primordiale, car les problématiques de ces régions en marge s'expriment en termes de décalage. Les attributs géographiques (éloignement, abondance

²⁷ Prost, B. 2004. « Marge et dynamique territoriale », in *Géocarrefour*, vol. 79/2.

²⁸ Simard M., Op. cit. p.13.

²⁹ Différences de développement, de vitalité, de mode de vie entre le littoral et le plateau, faible densité, dispersion de la population, absence d'un centre apte à rayonner dans toute la région.

³⁰ Ces petites localités représentent 7,5 % de la trame municipale de la région contre 1,1 % au niveau provincial.

de matières premières, faible densité, etc.) vont entraîner une marginalité économique en ce que le tissu et le marché économiques de la région, basés sur l'exploitation des matières premières, ne seront pas intégrés au marché économique global toujours plus virtuel et basé sur le tertiaire, nous y reviendrons.

Cette marginalité économique, couplée à la situation de dépendance elle-même synonyme de difficulté à la diversification, va entraîner un décalage dans les modes de vie des populations qui ne vivent pas les événements dans la même temporalité que le reste du territoire (on pense aux connexions Internet, aux déplacements plus longs, à l'éloignement des zones de consommation, etc.). Ce que nous allons voir maintenant ce sont les conséquences de cette marginalité sur la vie au Bas-Saint-Laurent et la culture forestière.

La modernisation de nos sociétés ne joue pas en faveur des secteurs primaires de production, nous l'avons vu. Si nous sommes toujours dépendants d'eux, notamment pour notre alimentation, nos constructions et autres, il n'en résulte pas pour autant une valorisation sociale de ces secteurs, des personnes qui y travaillent, des territoires sur lesquels ils sont prépondérants. Nous avons même évoqué qu'ils étaient marginalisés dans une économie qui se base toujours plus sur le secteur des services. Cela entraîne des conséquences en chaîne quant à la place qu'on leur accorde dans nos sociétés, le jugement que l'on porte sur ces métiers, l'importance que l'on souhaite leur attribuer dans la définition de nos identités et finalement l'expression culturelle qui y est liée.

C'est un problème récurrent du Bas-Saint-Laurent qui a souvent été pris en étau entre cette modernité et les caractéristiques d'une région ressource³¹. Nos sociétés modernes valorisent l'accès constant et massif à la culture, aux zones de consommation, aux réseaux sociaux toujours plus larges, l'exercice de métiers dits intellectuels ou en tout cas non manuels. Le Bas-Saint-Laurent, lui, s'est développé et continue à se développer dans une dépendance forte vis-à-vis de ses ressources, a toujours connu des difficultés pour l'occupation de son territoire, le maintien des services de proximité et autres dans certaines zones, c'est le maintien de la population sur le territoire qui n'a jamais été acquis.

Toutefois, il faut être conscient que la majorité de la population du Bas-Saint-Laurent vit ou aspire à ce mode de vie souvent qualifié d'urbain, mais qu'il serait plus pertinent de le considérer « moderne », car il ne concerne pas seulement les populations citadines. Et cela entraîne une forme de frustration pour ceux qui ne se sentent pas bien représentés, qui se sentent marginalisés parce qu'en l'état actuel des choses il est difficile de vivre sereinement ce pont entre modernité et vie quotidienne au Bas-Saint-Laurent.

C'est une identité qui est en crise parce que cet « entre-deux » se vit dans l'insatisfaction la plupart du temps. Insatisfaction de ceux qui voudraient vivre pleinement cette modernité, mais qui se sentent restreints dans le Bas-Saint-Laurent, insatisfaction de ceux qui veulent

³¹ Dans le documentaire « *La Grande Mouvance du Bas-Saint-Laurent* », il est expliqué que la mission du Bureau d'aménagement de l'Est-du-Québec (BAEQ) était précisément de pallier à ce décalage entre des territoires ruraux jugés traditionnels et perçus comme des freins à une volonté nationale de s'inscrire fortement dans une dynamique de modernisation de l'ensemble de son territoire.

sauvegarder les valeurs fondamentales de la vie en région ressource et qui voient cette base s'effriter toujours plus.

De plus, cette marginalité entraîne souvent une représentation négative d'une ruralité jugée en retard, conservatrice et repliée sur des archaïsmes désuets. Finalement, cette situation de marginalité vient court-circuiter une potentielle fierté d'appartenir à une communauté ou un territoire rural.

Concernant la culture forestière, on a compris que pour les communautés dépendantes il était difficile d'exprimer et de transmettre une fierté du fait de leur situation de dépendance, le caractère marginal de leur situation ne les aide pas puisque cela assoit l'image d'une vie passéiste, d'un mode de vie en déclin et peu valorisé. Cependant, un point de cette marginalité rend positive la vie dans le Bas-Saint-Laurent, il s'agit de la qualité de vie. En effet, que ce soit dans les entrevues réalisées cette année, ou dans celles réalisées en 2008, les personnes évoquent très souvent leur qualité de vie dans une région calme, au paysage agréable comme point essentiel de leur raison d'être sur ce territoire. Ils en sont fiers et savent qu'ils sont enviés sur ce point. En effet, si les territoires plus urbanisés ne valorisent pas le mode de vie lié à l'exploitation des matières premières, ils associent cependant la ruralité à la nature, au retour à l'essentiel. C'est le phénomène bien connu du « retour à la terre ». Cependant, ce point ne semble pas influencer l'expression d'une fierté culturelle à être un rural, un forestier.

Finalement, on comprend bien que c'est l'interdépendance de l'ensemble des éléments structurels qui ont été évoqués et de l'histoire qui vont faire de la région un territoire en marge par rapport à la réalité québécoise, canadienne et occidentale. C'est une particularité, mais qui ne fait pas sens dans le contexte actuel de la région puisque la population ne semble pas faire de cet élément un levier identitaire distinctif, une fierté. Nous verrons dans le point suivant qui va traiter des éléments conjoncturels qu'un certain nombre de mutations en cours peuvent expliquer cette difficulté à vivre la marginalité comme un étendard culturel. La qualité de vie ne suffit pas pour l'heure.

Pour conclure sur cette caractérisation des éléments structurels, nous souhaiterions aborder la question de l'adaptabilité de ces données de base à d'autres études de caractérisation de culture forestière, voire même de sphères culturelles liées à des ressources naturelles. En effet, il semblerait que les notions de proximité, de dépendance et de marginalité socioterritoriale soient transposables à d'autres contextes. On pense surtout à des territoires ruraux dont l'économie et une partie de l'organisation sociale sont basées sur l'extraction de matières premières. On considère à ce stade que nous avons là trois éléments de base à la structuration des sphères culturelles en lien avec les ressources exploitées, pratiquées et vécues d'un territoire. Cependant, conscients des limites de ce travail, nous ne prétendons pas avoir mis à jour un cadre complet et absolu, ces résultats sont donc à traiter avec vigilance comme toutes données relatives à des notions de cultures et d'identité.

2.1.3 LES ÉLÉMENTS CONJONCTURELS

Grâce à l'étude des éléments structurels, nous avons vu que d'une part, on ne pouvait parler d'une seule et même culture forestière à l'échelle du Bas-Saint-Laurent; d'autre part, nous avons constaté que si un rapport fort existe entre la ressource et une partie de la communauté, ce pan de l'identité socioterritoriale n'est pas forcément source de fierté. Pour résumer, nous avons à ce stade plusieurs cultures forestières qui coexistent et celle liée à la production est en crise. Nous allons, dans cette partie, tenter de décortiquer cet état de crise pour mieux saisir les éléments qui pourraient freiner l'expression ou la cohabitation harmonieuse de ces cultures. En opposition aux données précédentes, il s'agit ici d'éléments conjoncturels, c'est-à-dire non immuables dans le temps et l'espace.

2.1.3.1 Le contexte de crise : persistance de l'instabilité et du doute

Nous ne ferons pas ici un énième exposé économique sur la crise forestière, le but est de saisir en quoi les différentes crises que l'industrie forestière a connues dans la région ont eu un impact sur la construction d'une appartenance sociale au domaine forestier et l'expression d'un ancrage culturel.

Tout d'abord, nous allons rapidement évoquer la façon dont est traitée la crise par les personnes rencontrées. La plupart du temps, il est question de revenu et d'emploi en premier lieu. Les usines ferment, le chômage augmente, les ménages dépendants de la ressource forestière rencontrent d'importantes difficultés financières qui aboutissent parfois à la nécessité de quitter la région pour trouver un emploi ailleurs. En corollaire à cette problématique économique, une problématique sociale : le manque de relève qui, dans ce contexte, vient accentuer l'image négative d'un secteur déjà peu attractif par son histoire. De ce fait, certains acteurs font le constat d'un manque de main-d'œuvre dans certains secteurs de l'industrie forestière, ce qui fait craindre le pire pour la – tant attendue – reprise. Finalement, on se rend compte que cette crise (contrairement à d'autres qui s'étaient moins installées dans la durée) ébranle toute la chaîne de production du prix de la matière première (souvent considérée comme le point de départ de cette crise) jusqu'à l'image du secteur forestier. Il faut considérer que ce processus n'est unique ni au secteur forestier (l'agriculture et d'autres secteurs industriels ont connu les mêmes difficultés) ni au Bas-Saint-Laurent.

Au-delà des impacts économiques dont on ne traitera pas ici, les conséquences sociales sont nombreuses et s'articulent essentiellement autour des notions de doutes et d'instabilité.

En effet, la succession des crises et la persistance de la crise actuelle ont ancré l'instabilité et la fragilité comme des pendants de l'économie forestière. Celle-ci n'est pas fiable sur le long terme, elle ne permet plus un ancrage sécurisant des populations dans un mode de vie. À cela plusieurs conséquences : des travailleurs qui n'envisagent pas le travail forestier dans des perspectives de carrières, une relève timide parfois inexistante, le départ de certains habitants vers d'autres territoires plus prospères, une image empreinte de pauvreté

et de difficulté pour tout un secteur de production, un travail dévalorisé dont on peut parfois avoir honte, l'impossibilité pour toute une population de faire exister une part importante de son identité, un secteur qui se sent menacé et qui se referme sur des acquis.

On peut ajouter à l'instabilité le problème du doute qui s'installe sur une trop longue période. Cela peut paraître anodin, pourtant, lorsque l'on parle de culture, le doute n'est pas permis. La culture, l'identité, l'appartenance sont des processus sociaux qui se construisent dans la stabilité, la sécurité. L'idée pourrait être résumée ainsi : « l'être a toujours voulu s'assurer des moyens d'échapper à une condition instable et éphémère en s'accrochant à quelque chose de durable et permanent. »³². Or, dans le Bas-Saint-Laurent l'exploitation du potentiel biophysique n'aura finalement jamais permis cette permanence. On doute perpétuellement d'une éventuelle reprise, de la disponibilité d'une main-d'œuvre suffisante, de la possibilité de revivre un jour de la forêt, du maintien de certaines communautés sur le territoire, de la culture forestière de la région. Ce qu'il faut saisir, c'est qu'il n'y a rien de négatif dans ce doute, il s'agit d'un phénomène rationnel au regard de tout ce que nous avons pu exposer précédemment. D'autre part, il est important de signaler que pour les géographes la plupart des territoires en marge se situent dans un flou géographique, social et d'appartenance.

De plus, l'internationalisation des échanges comme nous allons le voir ci-dessous a ébranlé un certain nombre d'accroches identitaires liées à des modes de production traditionnels. Après cette déconstruction de la chaîne de production, il est normal d'avoir un temps de flottement avant d'entrevoir une possible reconstruction. Toujours est-il que les crises, vecteurs de doutes et d'instabilité, ont entravé la constitution d'une identité fortement ancrée dans la ressource disponible et exploitée. Cela aura également court-circuité l'expression d'une culture forestière tant pour le groupe concerné par la production que pour les autres groupes qui, même s'ils ne sont pas directement liés à la l'industrie forestière, vivent dans une région qui en est dépendante.

2.1.3.2 Les mutations socio-économiques : de l'homogénéisation des modes de vie à l'appartenance sociale

On va évoquer ici certaines des grandes mutations sociales qui ont pu avoir un impact sur la genèse de la culture forestière bas-laurentienne. Dans un premier temps, nous allons parler de l'homogénéisation des modes de vie à l'échelle occidentale. En effet, la globalisation ne concerne pas seulement les échanges commerciaux, elle est culturelle. Avec l'accroissement de la mobilité, le développement effréné des possibilités de communication, certaines frontières spatiales sont tombées, il y a à cela des points positifs tels l'enrichissement de certains réseaux sociaux, de certains échanges, etc., mais il y aussi des contraintes majeures telles que l'aggravation de certaines inégalités. En effet, ces « progrès » ont accru la marginalité de certains individus, populations ou territoires. Ces inégalités sont en partie dues à la question de l'homogénéisation qui vient instaurer des

³² Arcand, B. 1993. « Légèretés et lourdeurs du sentiment d'appartenance », dans *Identités et territoires : trois réflexions*, Groupe de recherche et d'intervention régionale, Université du Québec à Chicoutimi.

normes strictes (parce que massivement partagées) sur de très grandes échelles territoriales sans prendre en considération les disparités et réalités souvent complexes qui composent ces territoires. Ainsi, s'il semble normal que le Canada participe à cette course vers la modernité économique, technologique. Certains territoires qui le composent sont privés de ce mouvement du fait de leurs caractéristiques biophysiques, démographiques, sociales. C'est ce que vit en partie le Bas-Saint-Laurent. Nous ne disons pas ici que la population du Bas-Saint-Laurent vit en dehors de la modernité, simplement, il y a certains éléments de celle-ci qu'elle ne peut pas vivre selon le modèle homogène valorisé par une majorité de la population occidentale. Dans notre questionnement sur la culture forestière, cela signifie que la normalisation des modes de vie entraîne de fait (au regard du modèle social valorisé et défendu) un rejet du mode de vie traditionnel lié à l'exploitation de la matière première et ancré dans un territoire rural. S'il n'y a pas systématiquement rejet, il y a au moins contradiction entre la « bonne » façon de vivre qui est diffusée par les différents médias et la réalité d'une partie de la région (dépendance, travail manuel, pauvreté, éloignement voire isolement, etc.).

Au-delà de cette homogénéisation qui renforce la marginalité bas-laurentienne, beaucoup de nos répondants ont parlé des médias comme des vecteurs de désaffiliation territoriale. Nous allons analyser ce point rapidement.

Répondant 2 :

« On a plus l'impression d'appartenir à un monde et ça c'est dû aux médias qui se regardent le nombril dans les grands centres. On a l'impression d'être liquéfiés dans ça là, mais quand tu te lèves le matin il faut que tu te confrontes à la réalité de ta place. »

Comme nous venons de le voir, il est question de valorisation d'un mode de vie qui ne correspond pas toujours à ce que propose la vie au Bas-Saint-Laurent, ce qui entraîne déjà une forme de désaffiliation. Mais il y a aussi une forte mutation dans le mode d'appartenance. L'accroissement des échanges virtuels a entraîné au fil du temps la création de communautés virtuelles qui partagent des valeurs, des normes qui n'ont pas besoin d'un ancrage territorial concret pour exister et se transmettre. Certaines de ces communautés sont devenues les repères identitaires principaux des individus qui s'y reconnaissent, si bien qu'aujourd'hui nous sommes face à un phénomène d'ampleur qui a entraîné une remise en question du fondement territorial de l'identité voire de la culture³³.

On connaît la maxime « citoyen du monde », c'est précisément cette perception qui a gagné du terrain ces dernières années. La territorialité est en crise, le virtuel se renforce de sorte qu'aujourd'hui la base identitaire est avant tout sociale, et ce, particulièrement chez les jeunes générations. Dans ce contexte, le Bas-Saint-Laurent s'inquiète de la désagrégation de son tissu social. Les coupables souvent désignés sont : Internet, la télévision, l'hégémonie montréalaise. Il s'agit en fait d'un phénomène bien plus vaste puisque nous sommes face à une mutation de la construction identitaire. Cette mutation,

³³ Simard, M., Op. cit. p. 13.

nous le comprenons, aura des impacts forts sur les sphères culturelles qui pourraient, elles aussi, en partie, perdre leur base territoriale. Cependant, le mouvement dont nous parlions de « retour à la terre » semble contredire cette idée. De plus, il est trop tôt pour tirer des conclusions sur ce processus qui n'est aujourd'hui qu'en émergence. Cependant, il convient de considérer ce point avec attention, car certains blocages intergénérationnels évoqués de façon récurrente dans la région pourraient en partie s'expliquer par ce changement profond. En effet, ce sont les jeunes générations qui sont porteuses de cette modernité, elles se retrouvent en opposition aux générations précédentes (particulièrement celles qui ont aujourd'hui 60 ans et plus) qui valorisent et veulent sauvegarder les caractéristiques traditionnelles de leur coin de pays.

2.1.3.3 Mutations culturelles : l'ère de la conscience environnementale et de la vision écosystémique

Enfin, parmi les éléments conjoncturels qui viennent créer un contexte particulier pour l'expression d'une appartenance au milieu forestier, nous allons évidemment évoquer la montée de la conscience environnementale. C'est un changement que l'on peut qualifier de culturel en ce qu'il vient transformer des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être; notre vision devient écosystémique. C'est ici le premier point de mutation profonde dans la façon dont on envisage notre environnement.

On apprend progressivement à décroiser les connaissances liées aux milieux naturels, les pratiques, les politiques pour considérer l'ensemble comme un tout cohérent et uni dans une sorte de maillage complexe. Cette nouvelle vision entraîne un changement d'échelle de sorte que lorsqu'on parle « forêt » on peut aussi bien parler de la forêt « du coin » que de la forêt amazonienne. Le problème dans ce nouveau mode de pensée, c'est que l'on amalgame souvent les informations, les connaissances que l'on a sur des espaces qui sont souvent très différents. Cela est particulièrement vrai dans le marketing environnemental qui joue sur les émotions et l'affectif pour faire passer des messages. Cependant, il faut considérer que l'on a globalement gagné en connaissance sur les milieux dans lesquels on vit, dans lesquels on pratique des activités, il s'est instauré un rapport plus respectueux aux espaces et aux ressources. Car, et c'est le deuxième point important de cette mutation culturelle, aujourd'hui, la nature est considérée comme « en danger », elle est à protéger de toutes sortes de fléaux avant tout humains. Le regard s'est déplacé, depuis un siècle on est passé d'un comportement de conquête à un comportement de conservation, c'est une révolution qui a été rapide et massive au niveau géographique.

Cette mutation culturelle a des impacts ici, dans le Bas-Saint-Laurent, car cela crée un fossé entre ceux qui vivent de l'exploitation forestière et ceux qui vivent la forêt comme un espace de ressourcement fragile à protéger. Mais cela crée également un décalage générationnel entre de jeunes générations qui n'auront connu que ce mode de pensée qui leur est enseigné très tôt et les générations précédentes qui ont soit vécu dans la vision productiviste de la ressource ou qui vivent dans un entre-deux culturel allant du productivisme au protectionnisme. Il semblerait que dans ce contexte les acteurs du secteur forestier se sentent en danger, car ils sont tantôt perçus comme des prédateurs criminels

tantôt comme des gens « en retard » sur l'actualisation des connaissances et des savoir-faire en milieu naturel.

Dans tous les cas, on observe l'apparition de scissions au sein des territoires, si nous sommes de façon abstraite encore dans une compétition pour l'appropriation des ressources, les enjeux se déclinent aussi en termes culturels et sociologiques puisqu'il s'agit aujourd'hui d'identité et de culture environnementale plus que de retombées économiques. En effet, c'est toute notre façon de nous définir dans l'espace naturel, dans le territoire qui se transforme, on s'éloigne physiquement de la ressource et on cesse de la voir comme un bien utilitaire. Pour autant, on veut plus que jamais avoir un pouvoir de décision en ce qui concerne la gestion et l'aménagement de ces espaces. Cela ébranle les rapports de force sur le territoire de sorte que les producteurs se retrouvent dans une position inconfortable puisqu'ils sont la base économique d'une partie de la région, mais ils sont aussi stigmatisés comme étant les ennemis d'une nature qui doit sauvegarder son « naturel » et sa biodiversité. Il paraît assez évident que cette situation est source d'une grande frustration pour ces producteurs, travailleurs qui se sentent incompris et mal représentés. C'est un phénomène que l'on retrouve dans beaucoup de zones rurales de pays occidentaux, la pression sociale se fait toujours plus forte sur l'orientation environnementale ou durable des politiques, des pratiques. Or, il semblerait qu'une partie de la population prise dans un rapport affectif fort vis-à-vis de la nature et abreuvée d'informations catastrophistes ait encore de la difficulté à intégrer le prélèvement de la ressource dans leur vision.

Outre les valeurs, ce sont les pratiques qui vont différer d'un groupe à l'autre. Finalement, c'est le rapport à la forêt qui s'est profondément transformé pour une grande partie de la population, nous retrouvons dans ce groupe les personnes vivant éloignées de la ressource ou œuvrant dans un tout autre domaine d'activité que l'exploitation des matières premières.

Au terme de ce point, il semblerait que nous ayons passé en revue les éléments structurels et conjoncturels qui vont nous permettre de définir le cadre de la culture forestière bas-laurentienne. Nous rappelons si besoin est, qu'il ne s'agit pas d'un recensement exhaustif de l'ensemble des éléments qui pourraient influencer ou structurer cette sphère culturelle. De ce fait, la caractérisation qui va suivre doit plus être entendue comme une ébauche que comme un constat établi et définitif.

2.2 Des cultures différenciées

Nous allons, pour terminer ce chapitre, synthétiser les informations développées tout au long du texte afin de faire apparaître plus clairement le cadre au sein duquel se structure la culture forestière bas-laurentienne.

2.2.1 LA BASE CULTURELLE

Avant de vouloir décrire une sphère culturelle, il semble primordial de mettre en lumière et d'explicitier la base sur laquelle elle a pu se construire et sur laquelle elle va être amenée à évoluer. Concernant la culture forestière, nous comprenons assez aisément que cette base est avant tout territoriale. En effet, ce qui nous permet de penser la culture forestière, c'est la présence et la répartition de la ressource dans l'espace. Ensuite, les éléments sociaux viennent se greffer puisque nous allons analyser le rapport d'un ou plusieurs groupes à cette ressource dans le temps et l'espace. Finalement, au regard des caractéristiques sociales, géographiques, historiques, biophysiques et économiques du Bas-Saint-Laurent, nous avons pu faire ressortir deux piliers de la structuration culturelle liée à la forêt. Il s'agit des notions de proximité et de dépendance.

La pertinence de ces notions dans le contexte bas-laurentien s'explique notamment par la tradition d'utilisation de la ressource qui a débouché sur une conception et des pratiques imprégnées par un utilitarisme économique. C'est l'importance des processus de transmission dans la structuration actuelle de notre base culturelle qui nous a amenés à considérer l'héritage comme le troisième pilier qui allait conditionner l'évolution du rapport à la ressource.

Depuis la colonisation, la population bas-laurentienne a d'une part, repoussé la forêt toujours plus loin dans le plateau pour occuper le territoire et d'autre part, a exploité la ressource à des fins économiques. La forêt est très vite devenue une zone de nécessité. La région fait de l'exploitation forestière un pan important de son économie. De ce fait, une partie de la population développe des besoins sociaux et économiques vis-à-vis de la ressource. Cependant, nous avons vite compris que ces besoins vont différer par leur nature et leur intensité d'un groupe social à l'autre. On peut considérer que dès le départ il n'existe pas d'homogénéité dans la façon de concevoir et vivre la forêt.

En effet, on se rend compte qu'en fonction du lieu de résidence les individus ne formulent pas les mêmes attentes vis-à-vis de la ressource. Plus on vit proche de celle-ci plus elle conditionne la satisfaction des besoins primordiaux des individus (alimentation, logement, reproduction)³⁴. Lorsque l'on s'éloigne, d'autres ressources viennent prendre le relais, parfois pour devenir elles aussi sources de dépendance pour un autre groupe, parfois pour amener une diversification des possibilités de satisfaction des besoins.

En somme, nous pourrions avancer que la culture forestière des Bas-Laurentiens s'est toujours structurée autour de l'occupation du territoire et de la satisfaction des besoins. Il faut comprendre ici que c'est précisément parce que le Bas-Saint-Laurent est une région de production forestière que sa culture prend racine dans le rapport de proximité et de dépendance. Car il s'agit bien de dépendance lorsqu'une partie de la population doit la

³⁴ On peut considérer que pour une partie de la population la forêt est la ressource qui permet la satisfaction des deux premiers niveaux de la pyramide des besoins selon Maslow : les besoins physiologiques (boire, manger, dormir, respirer, se chauffer, etc.) et la sécurité : du corps, de l'emploi, de la santé, de la propriété.

satisfaction de ses besoins primaires à une seule ressource du territoire et que ce même territoire ne peut envisager son développement sans l'exploitation de cette ressource.

Finalement, c'est l'étude du mode d'utilisation de la ressource et de l'occupation du territoire qui nous a permis de mettre en lumière les différentes cultures forestières qui cohabitent sur le territoire bas-laurentien et de comprendre comment elles ont émergé et ont évolué jusqu'à leur forme actuelle. Pour synthétiser, le rapport social qui va structurer la culture et l'identité par rapport à la forêt va s'articuler en fonction du degré de proximité à la ressource qui sera lui-même un indicateur du degré de dépendance. De cette base, vont découler des savoirs, des pratiques, des représentations, des positionnements différents entre les individus d'un même territoire. Ces individus vont former des groupes qui partageront une façon de voir et de vivre la forêt. C'est de cette façon que nous décrirons les différentes cultures forestières qui cohabitent dans la région³⁵.

2.2.2 DESCRIPTION DES GROUPES

Nous allons à nouveau insister sur le caractère schématique et non immuable des éléments qui vont être développés maintenant. Il s'agit, en effet de définir schématiquement les groupes d'individus qui se sont constitué des cultures forestières différentes sur le territoire, et ce, en raison des divers éléments structurels et conjoncturels que nous avons décrit. Nous dégageons de grands traits qui permettent de mieux comprendre comment se construit et évolue le rapport d'une population à la forêt : notre but n'est pas d'arriver à un constat sur ce qu'est et ce que sera la culture forestière du Bas-Saint-Laurent. En effet, ce travail invite plus à la réflexion sur la culture forestière qu'il ne prétend lui donner une définition stricte. Nous l'avons déjà dit, mais il est important de le répéter à ce stade.

Concernant les groupes, nous en avons décelé cinq en fonction de la base culturelle : proximité, dépendance, héritage. Il s'agit des forestiers, des récréatifs, des professionnels de l'environnement, des professionnels du récréotourisme et des indifférents. À l'intérieur de ces groupes apparaissent des sous-groupes que nous allons définir ci-dessous.

2.2.2.1 Les forestiers

- **BASE CULTURELLE** : C'est le groupe qui vit proche de la ressource voire au cœur de la ressource, de ce fait, il présente un degré de dépendance élevé. Cette dépendance est économique (revenu), sociale (maintien de la communauté et de leur identité socioprofessionnelle) et territoriale (maintien sur le territoire, appartenance territoriale). Ce sont des personnes qui, pour la plupart, vivent dans les municipalités forestières du haut-pays, qui vivent dans et de la forêt.

³⁵ Notons à ce sujet que si nous avons partagé la population en groupes, ces groupes ne constituent pas pour autant des groupes sociaux au sens sociologique du terme. Ces groupes ne partagent pas des modes de vie identiques, ils n'ont en commun qu'un rapport à la ressource, des pratiques, des représentations liées à cette ressource.

- **PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS** : Leur vécu dans l'espace est avant tout conditionné par la production forestière, ils fréquentent également la forêt à des fins de loisir, mais c'est la satisfaction de leurs besoins primordiaux qui prime dans la conception qu'ils ont de la ressource. La forêt est avant tout un patrimoine économique. Ils ont une connaissance fine et pragmatique de l'espace forestier, et de ce fait, entretiennent un rapport d'expert à la ressource forestière.
- **CULTURE** : Leur culture forestière est donc largement basée sur le travail en forêt, cette dernière est essentiellement perçue comme une ressource ligneuse à exploiter, protéger et valoriser afin d'assurer un revenu à long terme. Leur culture est également fortement empreinte du désir de transmission puisque c'est la permanence des valeurs et du mode de vie de leur communauté qui est en jeu. D'autre part, l'empreinte forte de la forêt dans leur quotidien influence leur structuration identitaire. Ils vivent de et dans la forêt, c'est donc ce qui les définit tant au niveau territorial que social. Au-delà de la culture, c'est donc d'identité dont il est question pour le groupe des forestiers.
- **EXPRESSION** : Si le Bas-Saint-Laurent a traditionnellement entretenu un rapport économique à sa ressource forestière, il n'en a pas résulté pour autant une empreinte sociale forte des communautés forestières³⁶. Elles sont un pilier de l'économie locale, mais ne sont pas pour autant visibles. Les difficultés du secteur forestier, les diverses mutations socioculturelles que nous avons évoquées ont accentué cette forme d'invisibilité et ont court-circuité l'expression de ce groupe dans l'espace public. Ainsi, si leur identité territoriale se définit avant tout en lien avec la ressource forestière, ils ne l'expriment pas forcément comme tel. Il est en partie question ici de domination, car sur un territoire donné c'est le groupe dominant qui impose son identité, ses valeurs, ses projections. Du fait de l'instabilité du secteur forestier, du manque de valorisation du travail en forêt, de la fragilité des municipalités concernées, ce groupe n'est pas force de persuasion et d'expression vis-à-vis du reste de la population. Or, de cette invisibilité naît un paradoxe pour une région qui s'est construite par l'exploitation forestière et dont l'économie est encore grandement basée sur ce secteur de production. De façon objective, on parle d'une région forestière pourtant au niveau culturel et identitaire, le groupe qui vit de et dans la forêt peine à exister.
- **SOUS-GROUPES** : Nous considérons que les forestiers constituent un groupe culturel, mais à l'intérieur de celui-ci, coexistent des sous-groupes qui vont avoir des entrées différentes sur le territoire ou par rapport à la ressource. Nous avons repéré les sous-groupes suivants :
 - **Les propriétaires / producteurs** : Ils possèdent des lots et ne vivent que de l'exploitation de ces lots, parmi eux, des acériculteurs et des exploitants sylvicoles. C'est leur rapport de propriété qui en fait un groupe à part. En effet, le sentiment d'appartenance pourrait être plus développé et concentré autour de leur coin de forêt. La notion d'héritage prend une dimension économique puisqu'il s'agit de

³⁶ Nous parlons bien ici des communautés forestières qui regroupent essentiellement les habitants des municipalités du haut-pays et des travailleurs forestiers.

trouver une relève pour le patrimoine familial. De l'avis des personnes interrogées, c'est le groupe qui vit le plus la forêt dans le double rapport production/loisir, le lot est à la fois la zone de production et le terrain de jeux de la famille. Ce groupe serait celui qui exprimerait le plus facilement sa fierté d'œuvrer dans le secteur forestier. On peut imaginer que c'est le fait de posséder le bois qui permet de diminuer les effets néfastes du rapport de dépendance dans la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes.

- **Les travailleurs** : C'est le groupe qui a le rapport de dépendance le plus difficile à gérer puisqu'il est dépendant de toute la chaîne de production sur laquelle il n'a aucun poids. Il a une relation particulière à l'espace forestier, car il peut être amené à travailler sur des territoires forestiers très différents (privés, publics), parfois loin de chez lui ce qui a certainement un impact important sur le processus d'appropriation de la ressource et de l'espace. Parmi les travailleurs, certains possèdent des lots, mais ne peuvent en vivre en raison de leur taille trop limitée ou du prix actuel de la matière première. Ils auraient un rapport très utilitaire à la forêt puisque s'ils la fréquentent aussi à des fins de loisirs, c'est pour pouvoir pratiquer la motoneige, le VTT, et de façon plus massive, pour aller à la chasse l'automne. La forêt n'est que rarement pratiquée en elle-même et pour elle-même. Les travailleurs souffrent d'un manque de valorisation sociale qui freine leur capacité et leur envie d'exprimer le pan forestier de leur identité. Chez eux, la transmission intergénérationnelle est bloquée en ce sens qu'ils ne souhaitent pas que leurs enfants endurent ce qu'ils ont enduré pendant de trop longues années sans que cela ne débouche sur des retombées bénéfiques et stables.
- **Les héritiers** : Il s'agit des enfants de propriétaires / producteurs qui vont hériter des lots familiaux, mais qui ne sont pas encore autonomes dans la propriété et la production. Ils vont avoir un rapport d'appropriation territoriale fort, mais c'est leur identité socioprofessionnelle qui n'est pas complètement aboutie. Ils sont « en formation » et en attente de devenir à leur tour des producteurs. C'est un groupe intéressant puisqu'il s'agit de jeunes générations qui ont reçu une éducation écosystémique vis-à-vis de l'espace et de la ressource, mais ils sont aussi les héritiers de la vision productiviste. Il serait intéressant d'analyser de plus près leur rapport à la forêt et à l'identité forestière.

Un élément rejoint ces trois sous-groupes, c'est l'instabilité de leur ancrage culturel. Leur proximité et leur dépendance à la ressource les rendent vulnérables au niveau identitaire, car, si la forêt devait disparaître de leur culture, cela provoquerait certainement un déséquilibre entre leur réalité socioterritoriale et l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes en tant que groupe et en tant qu'individu. Cette instabilité culturelle, nous l'avons vu, est due aux difficultés économiques que connaît le secteur forestier et aux mutations socioculturelles

d'une région qui, même si elle dépend de la matière ligneuse, s'inscrit dans le mouvement vers la globalisation économique et la postmodernité.³⁷

Nous avons dans ce groupe des forestiers un quatrième sous-groupe que nous traitons à part, ce sont *les industriels, les ingénieurs et les décideurs*³⁸. S'ils sont pleinement dépendants de la ressource et du secteur forestier, leur rapport de dépendance est moins fort, car ils ont à leur disposition d'autres ressources mobilisables (argent, diplômes, statut, réseau social élargi, etc.) qui leur donnent diverses possibilités pour envisager leur maintien sur le territoire et qui leur offrent également des ressources identitaires plus larges. De plus, ces personnes ne vivent pas forcément au cœur de la ressource, ils peuvent vivre en ville et même loin de la ressource pour certains industriels et décideurs. Leur rapport à la forêt est lui aussi pragmatique, technique, ils ont également un rapport d'expert à la ressource. Si les rapports de domination ne sont pas absents des autres groupes, c'est chez eux que la notion de pouvoir prend le plus d'importance puisque c'est entre eux que vont se décider la planification, la gestion et les modes de production des espaces forestiers. Cependant, ayant trop peu de données sur ce groupe très hétérogène, nous sommes dans l'incapacité de définir les grands traits de leur culture forestière.

2.2.2.2 Les récréatifs

- **BASE CULTURELLE** : Parmi eux, certains vivent proches de la forêt, mais ne l'utilisent ou ne la possèdent qu'à des fins de récréation, d'autres vivent dans les municipalités plus littorales ou en ville et perçoivent également la forêt comme un lieu de ressourcement. Ils ont un degré de dépendance moins élevé en ce sens que leur maintien sur le territoire et leurs revenus ne sont pas conditionnés par la ressource forestière. Pour un certain nombre d'entre eux, l'accès à la forêt est primordial pour leur bien-être.
- **PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS** : Leur rapport à l'espace forestier est basé sur du ressenti, de l'émotionnel et sur les notions de bien-être et d'épanouissement (pratique du sport, retour à l'essentiel, ressourcement, etc.). Cependant, dans ce groupe nous allons voir se dessiner des attitudes différentes dans l'utilisation de la forêt. Certains (*les utilisateurs*) la concevront comme un support de pratiques, elle est une ressource sociale qui leur permet d'exercer des activités de plein air qui elles-mêmes

³⁷ Le Larousse définit la postmodernité comme suit : « Concept utilisé par certains sociologues pour caractériser l'état actuel de la civilisation occidentale, dans la mesure où elle aurait perdu confiance dans les valeurs de la modernité (progrès, émancipation) qui ont prévalu depuis le XVIII^e s. » Plus précisément, en sociologie, la postmodernité est conçue comme l'avènement de l'individu en tant que sphère de référence pour la réflexion, l'action. Ce changement de focale survient dans une crise des régulations traditionnelles, politiques, institutionnelles, sociales. Les sociétés postmodernes sont fragmentées et se présentent plus comme des conglomérats d'individus que comme des ensembles culturels régis par des valeurs et des normes communes, partagées et transmises collectivement. On comprend l'impact de ce mouvement de civilisation dans le sujet qui nous préoccupe.

³⁸ Notons qu'en termes d'expression culturelle, ce groupe de forestiers est mieux outillé que les communautés forestières dont on parlait plus haut, pour donner de la visibilité à ses points de vue, positionnement, etc. En effet, ils maîtrisent mieux les réseaux d'information et de communication.

leur procurent une satisfaction, un bien-être. C'est un rapport que l'on peut aussi qualifier d'utilitariste. Pour d'autres (*les écotouristes*), la forêt possède une valeur intrinsèque et autonome (qui est indépendante du besoin social de l'individu). Cette valeur est avant tout écologique, le rapport à celle-ci est individuel et global. En effet, la forêt est conçue comme un écosystème complexe au sein duquel l'individu doit se fondre pour l'apprécier et la respecter. La dimension éthique est au cœur de leur rapport à la ressource forestière. Des usages différenciés de l'espace forestier vont découler de ces conceptions parfois en opposition.

- **CULTURE** : Dans les deux cas, la forêt est une ressource esthétique et émotionnelle, elle est un patrimoine naturel et social. Leur culture forestière est essentiellement articulée autour du bien-être et du ressourcement. La connaissance de l'espace forestier est fort disparate au sein de ce groupe très hétérogène. Pour les utilisateurs vont se mêler connaissance physique des espaces (sentiers, coins de chasse, de pêche, etc.) et vision environnementale. Pour les environnementalistes, on aura compris que c'est la connaissance environnementale qui domine, avec une forêt avant tout conçue comme un écosystème fragile à protéger et dont il faut savoir se rapprocher pour retrouver un essentialisme. Il pourrait donc paraître abusif de parler de culture forestière pour un groupe qui apparemment ne forme pas un groupe culturel qui aurait conscience de partager et de transmettre des valeurs, des pratiques. Pourtant, cette culture des récréatifs existe en ce sens que ce groupe possède des éléments communs (savoirs, savoir-faire, pratiques) qui les distinguent du groupe des forestiers. Nous l'avons vu dans la première partie de ce rapport, la culture se définit autant par l'identité que par l'altérité (nous nous définissons autant dans la ressemblance que dans la différence vis-à-vis des autres).
- **EXPRESSION** : La visibilité de ces groupes peut être très importante. En effet, les récréatifs sont toujours plus nombreux ce qui peut engendrer d'importants conflits d'usage dont on entend souvent parler. L'usage récréatif de la forêt s'est imposé ces 20 dernières années de sorte qu'aujourd'hui ce groupe participe à la production de l'espace puisqu'on aménage des zones d'accueil, de pratique et autres qui façonnent le paysage et transforment les pratiques des producteurs. Ce groupe, et notamment celui des écotouristes, jouit d'une image positive puisque comme nous l'avons vu la vision écosystémique et protectionniste vis-à-vis de la nature est aujourd'hui la vision dominante et valorisée qui produit les bonnes valeurs et les bonnes pratiques. De plus, la voie touristique ou récréotouristique est de plus en plus perçue comme le seul moyen de diversifier et accroître les retombées économiques dans des zones rurales dont l'économie était basée sur l'exploitation des matières premières (accueil du public en forêt, sentiers, agrotourisme, etc.) cela renforce l'importance de ce groupe sur le territoire.
- **SOUS-GROUPES** : Ce qui est particulier dans ce groupe, c'est que ce ne sont pas les pratiques qui vont orienter les représentations et les faire exister en tant que sous-groupe, mais c'est le positionnement de l'individu par rapport à l'environnement forestier qui va les définir.

- Nous avons d'un côté *les utilisateurs* parmi eux les amateurs de sports motorisés (motoneige, VTT, moto), les amateurs de pratiques dites douces (vélo, marche, observation), les chasseurs et les pêcheurs. Ils consomment de la nature et ont un rapport matériel et utilitariste à la forêt qui n'est que le support de leurs besoins en récréation.
- Les autres, *les écotouristes*, peuvent pratiquer les mêmes activités (même s'ils seront la plupart du temps des marcheurs et des observateurs), mais ils accordent à la forêt une existence autonome en tant qu'écosystème et se conçoivent comme des visiteurs qui doivent tout à la fois s'insérer dans l'environnement naturel et ne pas s'imposer dans un rapport d'appropriation. Ce sont ces derniers qui ont un rapport particulièrement conflictuel aux producteurs puisque la permanence de l'environnement est pour eux signe de bonne pratique, l'aspect paysager étant primordial dans leur conception.

Parmi les récréatifs, on retrouve aussi d'autres sous-groupes difficiles à amalgamer avec la culture des récréatifs du fait de leur positionnement ambivalent par rapport à la ressource. On veut parler ici *des propriétaires de lots qui n'aménagent pas* en vue d'exploiter la ressource ligneuse voire qui n'aménagent pas du tout leur lot. S'ils ont un rapport d'appropriation particulier (tout comme les propriétaires/producteurs), leur usage de l'espace se base uniquement sur le loisir et leur dépendance économique à la ressource est nulle. De ce fait, ils vont mêler éléments culturels des forestiers dans l'appartenance à leur espace forestier et culture des récréatifs dans les usages. Dans ce même genre de rapport, nous retrouvons aussi *des héritiers* qui vont hériter de lots ou de valeurs, mais qui ne vont pas exploiter ou vivre de la forêt. Cela leur donne une position particulière en ce sens qu'ils vont eux aussi développer une culture forestière « à cheval » entre celle des forestiers (du fait de leur héritage familial) et celle des récréatifs puisque leur vécu dans l'espace tourne essentiellement autour du récréotouristique.

2.2.2.3 Les professionnels de l'environnement

- **BASE CULTURELLE** : On ne peut parler chez eux d'un rapport de dépendance à la ressource forestière. Si elle est l'objet d'une partie de leur activité professionnelle, leur emploi et leur maintien sur le territoire n'en dépendent pas aussi directement que chez les forestiers. Comme les ingénieurs, décideurs et industriels, leur répartition sur le territoire varie, ils ne vivent pas nécessairement au cœur des régions forestières.
- **PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS** : La ressource forestière fait partie intégrante de leurs préoccupations professionnelles. En cela, ils ont eux aussi un rapport d'expert à la forêt. Cependant, l'orientation de leurs connaissances et de leurs pratiques n'est pas la même que chez les forestiers. Ils sont plus proches de la vision écosystémique et vont allier pragmatisme, éthique et utilitarisme dans leur rapport à la ressource.
- **CULTURE** : Leur culture s'assoit sur une connaissance scientifique dont l'application s'oriente vers la protection et la sensibilisation à la gestion durable des ressources. Ce

qui est intéressant chez ce groupe, c'est qu'en bien des cas les préoccupations environnementales dépassent leur sphère professionnelle et font partie intégrante de leur culture globale. Ainsi, leur culture forestière est une partie de cette culture environnementale qui englobe généralement l'ensemble des ressources naturelles.

- **EXPRESSION** : Il s'agit d'un groupe relativement visible dans la sphère publique, soit par le biais des associations de protection de l'environnement, des organismes régionaux de gestion des ressources naturelles, des groupes et laboratoires de recherches, etc. Leur discours est souvent porteur d'une double dimension : le scientifique et le militantisme. Ils forment, en ce sens, autant un groupe professionnel comme les forestiers qu'un groupe de « pression » comme certains récréatifs.

2.2.2.4 Les professionnels du récréotourisme

Les données récoltées ne permettent pas, pour l'heure, de décrire précisément ce groupe. Cependant, il apparaissait important de l'intégrer dans notre description, car ce sont des acteurs importants du territoire, de plus, leur activité professionnelle en fait nécessairement un groupe culturel à part. En effet, on ne peut les apparenter à la catégorie des récréatifs. Le rapport de dépendance est fondamentalement différent, les professionnels du récréotourisme de la région étant fortement dépendants économiquement de la ressource forestière. De plus, on peut supposer que leur rapport au territoire forestier est particulier. Par exemple, si l'on pense aux territoires fauniques structurés, aux parcs nationaux ce sont des espaces circonscrits dont les professionnels du récréotourisme sont les gestionnaires. On peut penser que les représentations, les besoins et les pratiques, donc une partie de leur culture forestière, vont être fortement reliés à l'espace forestier qu'ils gèrent. Comme les forestiers et les professionnels de l'environnement, ces professionnels du récréotourisme ont un rapport d'expert à la forêt, mais ce qui les distingue c'est le lien pragmatique et affectif fortement territorialisé et circonscrit à l'espace forestier dans lequel ils exercent leurs activités. D'autre part, on peut penser qu'au sein de ce groupe vont se distinguer des sous-groupes tels que les fauniques (ZEC, pourvoiries, réserves fauniques, etc.), les gestionnaires d'espaces de conservation et d'accueil du public (parcs régionaux, parcs nationaux, etc.), les entreprises de récréotourisme (guides de randonnées, canoë, location de matériel divers, etc.). Ce qui va constituer la base de leur différenciation c'est la place de la forêt dans la structuration de leur activité, en fonction qu'elle soit un support ou une entité à part entière (comme pour les récréatifs). Ce qui va également influencer la structuration des sous-groupes, c'est évidemment le rapport de dépendance qui n'est pas le même entre une pourvoirie et la SÉPAQ, par exemple. Nous ne pouvons cependant aller plus loin dans cette description sans données plus précises.

2.2.2.5 Les indifférents

Enfin, nous avons une catégorie de personnes qui ne fréquentent pas la forêt et ne font preuve que d'un intérêt limité pour celle-ci. Dans ce groupe, d'après les personnes rencontrées, nous trouverions essentiellement des « jeunes » qui couvriraient la classe d'âge des adolescents et jeunes adultes. C'est un discours récurrent sur le territoire selon

lequel les jeunes se sont éloignés de la forêt, ils ne la fréquentent plus, ne la connaissent plus, n'expriment aucun intérêt pour celle-ci. Ce dernier point s'exprimant notamment dans la faiblesse des cohortes qui commencent des études en foresterie, l'absence d'intérêt généralisé pour les activités en forêt. Cependant, il convient de nuancer cette idée, car ce que nous interprétons comme du désintérêt pourrait être l'expression d'une différence culturelle entre générations. Il faut envisager que ces jeunes générations ne tournent pas le dos à la forêt, mais qu'ils s'y intéressent d'une façon complètement différente des générations précédentes. Si tel est le cas, il conviendrait de s'adapter à leurs valeurs et à leurs besoins afin de les intégrer à nos réflexions et décisions qui touchent les ressources forestières.

Outre ce flou autour des jeunes générations, il existe bel et bien des indifférents à la forêt, leur rapport de dépendance est nul, la culture forestière inexistante.

2.3 Mise en application des différences culturelles constatées

Dans cette partie, le but est de rendre visibles les différentes cultures qui cohabitent sur le territoire à travers des exemples concrets de sujets qui cristallisent le milieu. Il sera question de relève, car cela touche la transmission, le processus primordial pour le maintien et l'évolution d'une culture. Nous verrons à quel point les différents groupes culturels n'abordent pas cette question de la même façon, car elle ne les touche pas de la même façon. Nous parlerons ensuite de la projection, car jusqu'à maintenant nous avons abordé les aspects historiques et présents, mais la culture prend racine aussi dans la façon dont les groupes se voient dans l'avenir ou dans la façon dont ils envisagent l'avenir de la ressource. Là aussi, des divergences importantes seront visibles entre les groupes.

Ces « études de cas » nous permettront de mieux saisir la façon dont les différentes cultures forestières interagissent sur le territoire.

2.3.1 LA QUESTION DE LA RELÈVE

Il faut avant tout préciser que si le sujet de la relève est un sujet de conversation récurrent sur le territoire, il émerge généralement dans des milieux forestiers, politiques ou éducatifs. Et là aussi, on observe que plus la communauté, la municipalité, la MRC sont dépendantes du secteur forestier, plus cette question est douloureuse et devient source d'inquiétudes profondes puisque c'est son maintien et sa reproduction qui sont en jeu.

Tout d'abord, le manque de relève est souvent perçu comme un dysfonctionnement du processus de transmission intergénérationnel : on n'arrive pas à transmettre le goût de la forêt, du travail en forêt. Cela est particulièrement vrai chez les travailleurs forestiers. Parmi les personnes rencontrées, certaines considèrent que les propriétaires et particulièrement les acériculteurs ont beaucoup moins de difficulté à transmettre une fierté, un patrimoine forestier (au sens large) à leurs enfants. Cela rejoint ce dont on parlait plus

haut, il y a une différence fondamentale au sein du groupe culturel des forestiers, c'est la fierté. Pour les propriétaires, même si les temps sont durs, s'ils coupent et vendent moins qu'avant, la propriété représente un patrimoine économique, social dont ils sont fiers. Cet héritage physique facilite la transmission de valeurs et d'appartenance sociale. Beaucoup de répondants l'ont dit, s'ils ont le goût de la forêt c'est parce que leurs pères les ont amenés sur le lot dès leur plus jeune âge pour travailler ou s'amuser.

Répondant 1 :

« Moi, c'est mes parents, quand j'avais 6 ans j'allais avec mon père en forêt faire différents travaux d'exploitation pour le bois de chauffage, pour le sapin épinette pour vendre en 8 pieds donc c'est vraiment important... »

Pour les travailleurs, comme on l'a vu, l'instabilité économique, la précarité de l'emploi, le caractère dévalorisant de certaines tâches et la vulnérabilité entravent la construction et donc la transmission d'une fierté. Pour la plupart, ils pousseront leurs enfants à faire des études pour ne pas qu'ils se retrouvent dans la même situation. Visiblement, certains enfants de travailleurs forestiers sont imprégnés de cette vision et peuvent parfois avoir des réticences à dire ce que fait leur père.

Répondant 12 :

« [...] on constate aussi qu'il y a des jeunes qui ne disent pas que leur père est bûcheron parce qu'ils sont gênés de le dire, parce que le bûcheron est vu comme quelqu'un qui a pas de bonnes conditions salariales, qui a pas de bonnes conditions de travail. Donc ça nous arrive de voir des jeunes qui arrivent après et nous disent en douce : « moi, mon père est bûcheron » quand il en jase pas à ses amis... Alors que pour un jeune son père c'est une fierté, c'est tout pour lui, mais quand il veut pas dire que son père est bûcheron... »

Ainsi, si les propriétaires / producteurs et les travailleurs font partie du même groupe culturel, on voit que dans la transmission, les situations sont radicalement différentes. De même, en termes de relève, les problématiques ne sont pas les mêmes. Pour les uns, il est question de perpétuation d'une tradition familiale et de transmission d'un patrimoine foncier. Pour les autres, il est avant tout question de mobilité sociale, il s'agit de donner à ses enfants la possibilité de faire mieux. Au regard de l'instabilité persistante, comment encourager ses enfants à s'engager dans le secteur forestier?

Répondant 11 :

« J'ai l'impression que le premier discours qu'on entend le plus souvent c'est : « Vas pas dans le domaine forestier parce qu'il y a pas d'avenir. » Mais curieusement tout le monde connaît quelqu'un qui est rattaché au milieu forestier, mais la recommandation vis-à-vis des jeunes c'est de pas aller dans le domaine forestier. »

Cette explication semblait importante, car on voit que cette question de la relève met en avant des enjeux fondamentalement différents en fonction de la position que l'on a dans le

secteur forestier. Ainsi, il serait important de prendre en compte ces problématiques de façon plus fine afin de ne pas se tromper de débat. Ce qui pose problème, ce n'est pas la transmission en tant que telle, mais bien le contexte de l'économie forestière couplée avec une histoire bas-laurentienne peu valorisante pour le travailleur forestier.

D'autre part, il est important de comprendre que les changements socioculturels dont nous avons parlé (globalisation, homogénéisation des modes de vie, remise en question des valeurs et appartenances traditionnelles) ont une influence fondamentale sur ce problème. Les emplois manuels, en lien avec la matière première, ne sont plus valorisés et ne sont pas perçus comme des leviers de réussite personnelle et professionnelle, et ce, peu importe le contexte économique de la profession. Il est nécessaire aujourd'hui de comprendre que les intérêts sociaux liés à la forêt se sont diversifiés ainsi, ceux qui ont le goût de la forêt ont la possibilité de l'exprimer et de la vivre de multiples façons. Les valeurs des groupes « récréatifs » et « professionnels de l'environnement » sont aujourd'hui beaucoup plus valorisées que la conception productive. D'une part, parce qu'elles se veulent plus justes et respectueuses de la diversité (biologique ou sociale). D'autre part, parce qu'elles apparaissent plus modernes. Ces groupes, ayant un poids démographique et politique de plus en plus important, ce sont leurs valeurs qui vont dominer sur le territoire.

Ce qu'il faut retenir c'est qu'il s'agit d'une évolution culturelle importante. Cela se passe généralement de cette façon : c'est le groupe dominant (porteur de nouvelles valeurs plus justes, plus modernes) qui impose sa conception et qui impulse les changements socioculturels. La diversification des usages et des connaissances liés à la forêt et aux espaces naturels est un mouvement planétaire qu'il convient d'accepter et d'intégrer pertinemment dans le territoire bas-laurentien. En termes de culture forestière, cela signifie que pour avoir une relève il faut lui proposer des formations, des emplois et une vision qui correspondent au modèle qu'elle valorise. Cela signifie aussi qu'il faut régler les contentieux et réduire le fossé pouvant exister entre certains « membres » des différents groupes culturels.

Ce que démontre la question de la relève, c'est qu'il y a une crise identitaire et culturelle du milieu forestier (elle n'est pas spécifique au Bas-Saint-Laurent), elle est due à la précarité de ses travailleurs, mais elle s'explique aussi par des mouvements bien plus globaux qu'il convient d'intégrer aux dynamiques régionales si l'on veut tirer avantage de la diversité culturelle forestière du Bas-Saint-Laurent et la transmettre aux jeunes générations.

2.3.2 LA QUESTION DE LA PROJECTION

La question de la projection vient confirmer les constats faits précédemment : d'un groupe à l'autre, et même à l'intérieur des groupes, les enjeux socio-économiques ne sont pas les mêmes. Ce qui a, bien sûr, une forte influence sur l'expression identitaire, mais également sur la façon dont chacun se positionne et se projette sur le territoire. C'est précisément tout l'intérêt de l'étude des perspectives d'avenir des individus, car cela permet de mieux comprendre leur assimilation du passé et leur ancrage présent.

Deux dynamiques se dégagent des entrevues réalisées. Tout d'abord, pour les forestiers, la projection concerne la production et s'exprime en doutes et en attentes. En effet, c'est l'attente de la potentielle reprise qui cristallise l'attention, procure espoir ou découragement. On attend que le prix du bois reprenne, que des solutions soient mises en place pour la mise en marché, que de nouveaux projets émergent et que le nouveau régime forestier change la donne. On doute de la possibilité d'avoir une main-d'œuvre suffisante et qualifiée au moment de la reprise, de la capacité du secteur à faire vivre la région, on doute des volontés politiques. Finalement, si l'avenir semble moins morose qu'il y a encore deux ans, la crise de confiance provoquée dans la région est encore visible et palpable.

L'autre dynamique prégnante dans la façon dont s'envisage l'avenir de la ressource forestière, c'est la prise en compte des usages et visions multiples de l'espace forestier. En effet, une grande majorité des personnes rencontrées ont répondu que le défi des années à venir résidait dans la capacité des acteurs forestiers, politiques et autres à harmoniser les usages et permettre à chaque usager de vivre le territoire forestier de façon égalitaire. Ce qui est intéressant, c'est que même les personnes appartenant au groupe des forestiers sont conscientes de ce défi et partagent l'idée qu'il va falloir changer de mode de fonctionnement. Cela signifie que ceux qui, jusqu'à maintenant, avaient une certaine mainmise sur les territoires, n'ont plus le choix que de prendre en considération les attentes d'autres acteurs, les récréatifs et les professionnels de l'environnement notamment. Il faut comprendre par là que c'est le rapport historique du Canada à sa nature, rapport, nous l'avons vu, fortement teinté d'utilitarisme productiviste et économique qui est ébranlé.

Répondant 3 :

« Ce qu'on entend par le mot récréatif, je dirais c'est une forme d'utilisation non plus de LA ressource, mais DES ressources de façon plus globale pour répondre à d'autres besoins qu'uniquement répondre au besoin essentiel de mettre du pain sur la table et c'est un peu ça que je vois apparaître dans cette transition. »

Répondant 9 :

« On est à un tournant, tous les intervenants sont conscients que ce sera pas semblable au passé. Ce que je veux dire c'est que l'industrie malgré le discours qu'elle a, elle tient un discours radical pour maintenir les acquis, mais dans le fond elle est consciente que les communautés vont prendre de plus en plus de place dans toute la dimension forestière qu'auparavant, alors elle sauve les meubles. Les élus aussi y sont de plus en plus sensibles. »

Finalement, il est à nouveau question d'intégration de pratiques et de valeurs, d'interdépendance entre les différents groupes culturels. C'est la prédominance des connaissances mettant en valeur le caractère écosystémique des espaces forestiers et la consécration des pratiques de plein air comme base de ressourcement qui ont conduit à l'avènement des récréatifs et des professionnels de l'environnement comme nouveaux acteurs clés de l'occupation et de l'aménagement du territoire. En somme, leur existence

n'est pas que culturelle, elle est physique en ce sens que leur occupation de l'espace est devenue telle que la multifonctionnalité des forêts s'inscrit dans les lois.

En termes de perspectives culturelles, cela est très fort puisqu'il s'agit pour un groupe (les forestiers) de redéfinir leur mode d'utilisation du territoire, de revoir leur conception de l'espace forestier. Il s'agit aussi pour les politiques de parvenir à faire exister cette multifonctionnalité dans les faits, ce qui sous-tend une déconstruction des jeux de pouvoir présents historiquement sur le territoire. C'est finalement la logique productiviste vis-à-vis de la forêt qui est en train de se transformer ce qui, au Canada, représente la base de l'ancrage social de la forêt.

CHAPITRE III – MISE EN PERSPECTIVE ET PISTES D’ACTION

Ce dernier chapitre, qui vient clore ce travail, a pour but d’établir les conclusions qui s’imposent à ce stade concernant la culture forestière bas-laurentienne. Il s’agira également de répondre aux questions de départ qui ont motivé cette étude et de proposer à la fois un angle d’analyse de certaines problématiques et des pistes d’action pour la région.

3.1 Les conclusions que l’on peut tirer à ce stade

Les principaux constats que nous avons pu faire dans ce travail sont : l’existence de cultures forestières différentes au Bas-Saint-Laurent. Nous avons pu, en partie, expliquer comment ces différentes cultures avaient émergé et comment elles se structuraient. Nous avons vu également qu’il y avait des difficultés patentées pour une partie de la population à faire exister, à exprimer et, finalement, à vivre son identité et son appartenance forestière. Nous avons là aussi posé des éléments d’explication. Il s’agit maintenant de répondre plus directement à la question qui se pose souvent dans la région et qui a motivé la réalisation de ce travail sociologique.

3.1.1 POURQUOI N’A-T-ON PAS DE CULTURE FORESTIÈRE AU BAS-SAINT-LAURENT?

Pourquoi les Bas-Laurentiens ne sont-ils pas fiers d’être dans une région forestière?
Pourquoi les métiers forestiers ne sont-ils pas mieux valorisés?
Pourquoi les jeunes ne s’intéressent-ils plus à la forêt et partent vivre en ville?
Pourquoi utilise-t-on aussi peu le matériau bois dans nos constructions et dans notre quotidien?
Pourquoi les gens ne veulent-ils plus que l’on coupe des arbres?
Comment se fait-il que les gens connaissent aussi peu la forêt?

Il est difficile de répondre à ces questions. Toutefois, il est intéressant de se demander pourquoi on se pose précisément ces questions et pourquoi en ce moment particulièrement? La réponse se fait en deux parties : une première qui a trait aux dynamiques identitaires au sens large et l’autre concerne plus particulièrement le milieu forestier.

3.1.1.1 La tourmente identitaire

On en a souvent parlé au cours de ce travail du fait que la région possède dès le départ une structuration identitaire complexe et ambivalente en raison de certains éléments historiques, de certaines caractéristiques géographiques et de la persistance de difficultés économiques et démographiques. Viennent s’ajouter à cette base des dynamiques de fragmentation sociale et de mutations socioculturelles qui amplifient cette sensation de déstructuration, de désagrégation de la communauté. Si ces tendances sont observables dans plusieurs autres territoires des pays occidentaux (notamment ruraux), au Bas-Saint-Laurent, ces questions semblent se teinter d’un sentiment d’angoisse et d’urgence.

Si ces questions prennent une importance capitale ces dernières années, c'est précisément parce que la marginalité socio-économique du Bas-Saint-Laurent donne l'impression qu'il n'a pas les clés pour sortir de ce flou culturel et identitaire. Cependant, il faut relativiser et préciser certains éléments. On entend dire que le Bas-Saint-Laurent n'a pas d'identité propre, n'a pas de culture forestière. Il semblerait que ce ne soit pas tout à fait juste. Il serait plus pertinent de considérer qu'il y a, au Bas-Saint-Laurent, des caractéristiques et des dysfonctionnements qui entravent l'expression de cette (ces) identité(s) et de cette (ces) culture(s). La différence est de taille et implique des modalités d'action différentes.

Les contextes de crise ont tendance à favoriser le repli sur les acquis, les traditions, le « connu », cela explique en partie cette angoisse face aux nouvelles communications, à l'avènement de la conscience environnementale, aux transformations du mode d'appartenance des jeunes générations. Cela est perçu comme la disparition de valeurs traditionnelles jugées plus justes et bénéfiques pour la communauté. On parle de ces changements comme étant vecteurs de déclin pour les communautés rurales. Or, c'est précisément ce positionnement qui empêche l'intégration et l'harmonisation des diverses identités et cultures qui coexistent aujourd'hui sur le territoire. C'est peut-être un problème fondamental du Bas-Saint-Laurent qui a toujours eu des difficultés à vivre sereinement et à laisser s'exprimer sa diversité socioterritoriale.

En somme, la tourmente identitaire est plus une question de manque de considération pour les diverses identités et de manque d'interconnaissance entre les Bas-Laurentiens. Ces deux éléments court-circuitent, de fait, l'expression et la visibilité des différentes appartenances, des différents modes de vie, des différentes façons de voir et de vivre la région.

Il est évident que les défis des territoires ruraux en marge résident dans leurs capacités à « capitaliser » certains éléments de cette marginalité (comme la qualité de vie) et à valoriser la diversité culturelle et identitaire qui les caractérise. D'autant plus, et il s'agit ici d'un élément extrêmement important, que cette diversité culturelle et identitaire est construite sur des patrimoines communs à l'ensemble des habitants de la région. Ainsi, les Bas-Laurentiens partagent le même patrimoine forestier, mais ne le vivent et ne le pensent pas de la même façon. Si l'on regarde de plus près, on se rend compte qu'il en est de même pour le patrimoine bâti, le patrimoine musical, le patrimoine religieux et dans ces cas, ce n'est pas vécu comme un problème.

3.1.1.2 La tourmente forestière

Les Bas-Laurentiens ont des cultures forestières puisqu'ils ont des connaissances, des savoir-faire, des pratiques et un attachement affectif liés à la forêt. Mais là aussi, la vraie question est : pourquoi ne sont-elles pas visibles?

À cela plusieurs réponses possibles, la première étant qu'une culture ne s'exprime pas forcément quotidiennement en mots. Il est difficile d'imaginer quelqu'un dire « j'ai une culture forestière » si on ne lui pose pas la question directement. Par contre,

l'omniprésence de la forêt dans les discussions, l'utilisation du territoire et la caractérisation paysagère sont de bons indices de l'imprégnation d'éléments forestiers dans les modes de vie des Bas-Laurentiens.

On dit que les gens ne s'intéressent plus à la forêt, pourtant, il n'y a jamais eu autant d'acteurs différents en forêt. C'est peut-être là que se situe un des problèmes, comme pour l'identité, la diversité peine à exister concrètement. Pour l'heure, on a l'impression que la multiplication des intérêts et des usages en forêt a provoqué un éclatement de la ressource et de la population. De ce fait, on considère que la population n'a pas de culture forestière et que la ressource est mal utilisée. Cela entraîne des scissions et des conflits entre des usagers qui, non seulement ne vivent pas la forêt de la même façon, qui n'ont pas non plus les mêmes intérêts, mais qui en plus n'ont pas la même culture forestière. Le manque d'interconnaissance entre ces groupes favorise l'incompréhension et l'opposition systématique, le conflit de principe. Nous développerons cet élément dans le point suivant.

Nous allons détailler les difficultés potentielles rencontrées par les différents groupes définis plus haut pour exprimer leur appartenance et leur culture forestière.

Concernant les forestiers, nous en avons déjà beaucoup parlé, le contexte de crise, les difficultés économiques et la dépendance empêchent la verbalisation et le partage de leur « être forestier ». Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le fait que l'identité globale de ce groupe semble être en transition. La mauvaise conjoncture les amène à revoir des façons de faire et de penser, la poussée vers la multifonctionnalité remet en question leur empreinte sur l'utilisation et l'aménagement du territoire forestier, les nouvelles valeurs portées par les jeunes générations questionnent leur façon de penser et d'utiliser la ressource. L'ensemble de ce groupe se retrouve donc dans une renégociation d'acquis culturels. Cela se traduit, pour l'heure, par une forme de résistance pour certains qui voient dans cette mutation la disparition d'un mode de vie historique du Bas-Saint-Laurent. Pour d'autres, ces profonds changements entraînent une forme de mutisme, s'ils les acceptent et les comprennent, cela n'est pour autant pas aisé de les intégrer dans leur propre culture. Cet entre-deux (certainement temporaire) ne favorise pas leur visibilité sur le territoire.

Quant aux récréatifs, le pan forestier de leur culture n'est pas forcément le trait dominant de leur identité. En ce sens, il paraît difficile pour eux d'exprimer concrètement cet aspect de leur culture qui ne se précise qu'au moment de l'exercice d'activités en forêt. C'est d'ailleurs ce que déplore un certain nombre d'acteurs qui estiment que les usagers récréatifs ne voient que leur intérêt et à ce titre, jugent les autres utilisateurs (notamment les forestiers) comme étant invasifs alors qu'ils ne s'intéressent que très peu à la forêt en dehors de ces périodes d'activités. Pourtant, cela paraît assez normal lorsqu'on comprend que le fondement culturel de ce groupe n'est pas forcément forestier et que le pan forestier de leur culture est conditionné dans le temps et l'espace par l'exercice de l'activité privilégiée.

3.1.2 CONFLITS ENTRE GROUPES CULTURELS : POUVOIR ET LÉGITIMÉ

Nous venons de le voir, pour l'heure, la multifonctionnalité de l'espace forestier, si elle existe dans les esprits, sur le territoire cela se traduit généralement par un cloisonnement des activités et des façons de penser l'espace. Cela débouche sur des conflits d'usage qui sont inévitables puisque certaines pratiques et représentations liées à la forêt paraissent, de prime abord, incompatibles. On pense à certains récréotouristes qui ont une vision négative de l'exploitation forestière, car, l'arbre symbole de biodiversité et de permanence, ne saurait être coupé à des fins économiques. En ce sens, ces récréatifs « gênent » une partie des forestiers (surtout certains propriétaires et les industriels), car ils diffusent une image négative de leurs activités, de leur raison d'être sur le territoire. De plus, leurs pratiques peuvent gêner certaines activités de production (on pense à la chasse notamment). Quant aux « professionnels de l'environnement », ils sont souvent en compétition face aux forestiers pour ce qui a trait aux orientations de gestion et de planification.

Les conflits existent aussi à l'intérieur des groupes. Au sein des récréatifs, les chasseurs sont ceux qui ont le rapport d'appropriation à la ressource le plus fort, nombre de témoignages font état d'abus en ce sens et relatent des situations parfois extrêmes. Les récréotouristes voient d'un mauvais œil certaines pratiques de chasse et considèrent déplacée leur façon d'investir le territoire à l'automne. Là aussi, ce sont les cultures qui sont en opposition, la vision de la ressource forestière est fondamentalement différente, la façon d'utiliser l'espace aussi. Au sein des forestiers, les conflits sont moins évidents. Cependant, on peut considérer qu'il y a des divergences de point de vue entre certains propriétaires / producteurs et certains industriels, les modes de gestion et d'exploitation étant au centre des débats. Ici, au-delà de la culture, il est question d'échelle de production, de capital et d'une différence profonde dans l'ancrage local des visions à court et long terme.

Finalement, on se rend compte que ces conflits sont dus à la fois au manque d'interconnaissance et de communication entre les groupes qui revendiquent une forme d'appropriation du territoire ou qui entendent avoir un poids décisionnel dans la gestion de la ressource. Mais ces conflits révèlent aussi qu'entre les cultures qui coexistent sur un territoire, il est question de pouvoir et de légitimité. Chacun réclame des droits d'accès, de décision et chacun considère ces droits comme des dus, notamment en terre publique, au nom de la propriété collective des espaces naturels. Si longtemps, l'industrie a été toute puissante sur ces questions d'appropriation et de légitimité du fait de l'importance économique et sociale de son activité, mais aussi du fait de son statut de locataire sur les terres publiques, aujourd'hui cette situation est moins évidente. D'autres acteurs « entrent dans la course » s'organisent et construisent leur légitimité à participer aux processus de planification et de gestion et leur droit à occuper le territoire. Ce sont les récréatifs qui ont le plus « progressé » dans ce sens, ce qui inquiète les producteurs qui, au Bas-Saint-Laurent, ont traditionnellement été les principaux usagers de la forêt.

C'est cette remise en question des pouvoirs et des légitimités qui conduit à se poser des questions sur la culture forestière du Bas-Saint-Laurent. On s'inquiète de la pression

sociale sur la ressource, mais également de la pression exercée sur l'unicité de la communauté bas-laurentienne que certains veulent voir forte et recentrée autour des fondamentaux, dont la forêt. Pourtant, comme nous l'avons démontré dans ce dernier chapitre, il semblerait que le salut ne soit pas dans la conquête d'une culture unique et partagée de tous. Au regard des dynamiques que l'on vient de décrypter, cela semble vain et non opportun. La culture forestière du Bas-Saint-Laurent est avant tout diversifiée.

3.1.3 PRISE EN COMPTE DIFFÉRENCIÉE DES CULTURES FORESTIÈRES

Finalement, comme nous l'avons déjà dit, le défi du Bas-Saint-Laurent sur la question identitaire et sur la question de la culture forestière réside dans sa capacité à harmoniser les différences et à faire exister sa diversité. En termes politiques, on parlera de gouvernance et d'intégration. Ce qui est intéressant et encourageant, c'est que le Québec s'engage depuis plusieurs années dans cette voie en favorisant d'une part, la décentralisation qui permet une meilleure prise en compte des particularismes locaux. D'autre part, la notion d'intégration est de plus en plus centrale dans les voies de développement choisies, notamment en zone rurale. Il s'agit maintenant de concrétiser ces intentions.

Pour la culture forestière, le défi n'est pas uniquement politique puisque ce sont les usagers qui, s'ils réclament des droits, doivent aussi assumer des devoirs. Cela peut apparaître comme un vœu pieux pourtant, la déconcentration des pouvoirs décisionnels et la multiplication des intérêts liés à la forêt entraînent la nécessité pour chacun de se responsabiliser et d'accepter les diverses conceptions et utilisations de la ressource.

Un défi de taille également, celui de l'éducation et de la sensibilisation, un travail est engagé sur la sensibilisation environnementale auprès du grand public et sur l'information liée à la filière bois (même s'il serait certainement à améliorer). Cependant, il est important de considérer qu'il n'y a pas que les récréatifs qui ont besoin d'information, les forestiers aussi pourraient être sensibilisés sur la multifonctionnalité en forêt (outils, expériences dans d'autres territoires, pays, etc.) et sur les autres cultures forestières qu'ils sont amenés à côtoyer. Car, en n'allant que dans un sens en termes d'éducation, on accentue le fossé qui existe entre ces cultures.

On se rend donc compte, au terme de ce travail, que les actions à mettre en place concernant la culture forestière du Bas-Saint-Laurent ne doivent pas viser la mise à jour et l'affirmation de la culture forestière de la région, mais bien la connaissance et la cohabitation harmonieuse des cultures forestières organisées autour d'un patrimoine commun.

3.2 Les limites de l'étude

Les mises en garde ont été nombreuses tout au long du texte pour insister sur le fait que cette étude a été conçue et réalisée comme une exploration de la question de la culture

forestière. Il est cependant important dans ce point d'exposer plus précisément les limites de ce travail.

3.2.1 LA NÉCESSITÉ D'APPROFONDIR CERTAINES DONNÉES

Nous avons posé un cadre à la structuration de la sphère culturelle forestière du Bas-Saint-Laurent, nous avons dégagé les principaux axes qui permettent de comprendre comment les cultures forestières ont émergé et comment elles interagissent sur le territoire.

D'ailleurs, il semblerait pertinent d'approfondir les réflexions liées à la base culturelle, et ce, afin de mieux comprendre l'interdépendance entre la proximité à la ressource, la dépendance socio-économique, l'héritage familial et la marginalité socio-économique du Bas-Saint-Laurent. En effet, nous avons mis à jour l'importance de ces éléments pour étudier la culture forestière de la région, mais il serait pertinent de comprendre plus finement les dynamiques réticulaires qui lient ces quatre piliers. Cela permettrait d'alimenter nos connaissances sur la culture bas-laurentienne, mais également de bonifier les connaissances sur les cultures liées à des ressources naturelles en général, et ce, au Bas-Saint-Laurent avec d'autres ressources telles que le fleuve, mais aussi dans d'autres régions du Québec.

D'autre part, il serait intéressant d'approfondir les données empiriques en réalisant des séries d'entrevues avec des « forestiers », des « récréatifs », des « professionnels de l'environnement », des « professionnels du récréotourisme » des « indifférents » afin de vérifier la pertinence de nos groupes, de notre cadre d'analyse et d'affiner nos définitions des cultures forestières bas-laurentiennes. De même, une attention particulière pourrait être portée vers les jeunes générations afin de mieux comprendre quel est leur positionnement dans l'identité de la région et la culture forestière.

Enfin, il serait important de réaliser une étude sur la culture forestière des communautés autochtones de la région.

Ces éléments seraient pertinents, car pour envisager des politiques ou des actions à long terme sur les questions de la culture forestière ou de l'identité, il faut pouvoir se baser sur des connaissances fines et solides. Sinon, le risque est de ne pas être au plus près de la façon dont la population vit et voit la forêt et l'ensemble du territoire, les actions mises en œuvre n'auraient alors que peu, voire pas d'impact. Ceci aboutirait à un découragement général sur ces problématiques qui occupent l'attention depuis un certain nombre d'années déjà.

3.2.2 LA DIFFICULTÉ À SAISIR LE CARACTÈRE MOUVANT DE LA CULTURE

Une deuxième limite à ce travail sur la culture réside dans la difficulté à saisir et retranscrire le caractère mouvant et sans cesse évolutif de la culture étudiée. C'est un problème récurrent à toute étude visant à caractériser une culture, une sphère culturelle, et ce, quelle que soit la discipline. Ce qui est difficile, c'est de restituer les résultats auxquels nous sommes parvenus tout en étant prudents pour ne pas devenir ni définitifs, ni

dogmatiques. C'est ce que nous avons tenté de faire dans cette étude, mais nous sommes conscients du caractère aléatoire du résultat, car finalement cela dépend beaucoup des attentes du lecteur.

L'important, est de comprendre qu'une culture n'est jamais figée. Elle évolue sans cesse grâce à des éléments extérieurs qui l'imprègnent, grâce aussi à des mouvements sociaux internes qui remettent en question certains de ses traits et en assoient d'autres. Ainsi, les éléments structurels autant que les éléments conjoncturels qui ont été définis ici vont être amenés à changer dans les années à venir. De ce fait, les groupes ne seront peut-être plus les mêmes ou n'auront plus les mêmes positionnements sur le territoire, les défis et les interrogations liés à cette culture auront eux aussi évolué.

C'est pour cette raison qu'il est important d'actualiser souvent les connaissances sur ces sujets, de ne rien considérer comme acquis et finalement, de toujours rester dans une attitude de questionnement face à ces phénomènes humains complexes et difficilement palpables dans leur essence et leur intégralité.

3.3 Les possibilités d'action

Malgré les limites liées à l'étude que nous venons d'exposer, nous allons dans cette partie proposer des pistes d'action qui auraient pour but de favoriser l'expression collective des cultures forestières bas-laurentiennes. L'objectif général serait donc de faire de la forêt une ressource spécifique et collective de la région, en respectant les différentes visions qui s'y rattachent. À long terme, le défi serait d'intégrer pleinement la ressource forestière au patrimoine bas-laurentien. L'intérêt de la notion de patrimoine et de la démarche de patrimonialisation réside dans les multiples impacts qu'elles produisent sur un territoire et un groupe social. Tout d'abord, lorsqu'on parle de patrimoine, il est question d'identité puisque l'objet de cette démarche est de rendre visible et palpable une histoire commune, des savoir-faire et des savoir-être communs.

La patrimonialisation de ressources spécifiques à un territoire permet parfois d'exacerber le sentiment d'appartenance d'un ou de plusieurs groupes sociaux au territoire et à ce qui le caractérise³⁹. La patrimonialisation est également un outil intéressant de développement local puisqu'elle participe de la constitution ou du renforcement d'une économie locale autour de ladite ressource (labellisation, tourisme, etc.). Enfin, le patrimoine s'intègre souvent à des logiques de conservation (de la ressource en elle-même, de savoir-faire, de connaissances, etc.) dont le but est la transmission aux générations futures. Cependant, il faut être vigilant, car comme pour la culture, les risques de glissement vers une instrumentalisation de la ressource et des identités sont prégnants et dangereux puisqu'ils court-circuiteraient les retombées attendues en termes d'appropriation et d'harmonisation pour laisser la place au conflit ou au désintérêt.

³⁹ Bonerandi, E. 2005. « Le recours au patrimoine, modèle culturel pour le territoire? », dans *Géocarrefour*, Paris, vol. 80/2, p. 91-100.

Nous allons donc ici proposer des voies d'action ou de réflexion qui pourraient faire cheminer la région vers la valorisation collective de la ressource forestière⁴⁰.

3.3.1 VALORISER

La valorisation de la ressource forestière comporte trois niveaux. Tout d'abord, il s'agit d'une valorisation liée à la préservation écologique, paysagère, etc. Dans ce domaine, le Bas-Saint-Laurent est engagé dans des démarches de certification, d'augmentation des aires protégées et est en train de se doter d'une charte paysagère qui comprend des volets forestiers. Nous ne parlerons pas ici du contenu de ces outils, mais plutôt de l'importance que revêt cette forme de valorisation pour l'expression d'une culture forestière. En effet, nous l'avons vu, la forêt a longtemps été perçue comme une ressource économique et à ce titre, une partie de la population s'en est longtemps désintéressée. Aujourd'hui, elle est largement perçue comme un écosystème fragile à protéger, c'est une demande sociale forte partagée par de nombreux pays. Cela signifie que si l'on veut qu'une population « se retrouve » dans sa forêt, qu'elle s'approprie les enjeux qui y sont liés, il faut que la politique et les actions répondent à ces valeurs qui prennent toujours plus de place dans la vie des populations occidentales.

Le deuxième volet concerne une valorisation sociale de la ressource forestière. Les notions de ressourcement et de récréation étant elles aussi très présentes, il serait pertinent, dans la région, de faciliter l'accès à la forêt en construisant une offre d'activités liées à l'espace forestier (sentiers d'interprétation, sorties accompagnées, parcours d'arbre en arbre, etc.). Cela signifie qu'il faut, en amont, travailler cette question avec les différents intervenants forestiers, leur permettre d'intégrer cette problématique comme un intrant majeur à la planification forestière, car cela nécessitera des aménagements et des compromis relativement importants. C'est un travail qui est amorcé au sein des tables de gestion intégrée des ressources et du territoire (TGIRT) où intervenants forestiers et récréotouristiques se retrouvent autour d'une même table afin de dégager des consensus en matière de planification, lesquels alimenteront la politique du ministère des Ressources naturelles et de la Faune (MRNF). Il est important que cet enjeu social soit pris en compte à sa juste valeur, car ce sera un levier central d'appropriation de l'espace forestier bas-laurentien par sa population.

Nous parlions plus haut de patrimoine or, pour qu'une population intègre une ressource à ce qu'elle juge être son patrimoine il faut qu'elle puisse la vivre et qu'elle se sente intégrée ou au moins prise en considération dans la gestion de cette ressource. Le patrimoine valorise une histoire commune autour d'un objet, mais cela ne suffit pas, il faut que dans le temps présent cet objet fasse partie d'une forme de quotidienneté (par le paysage, la pratique de l'espace, etc.) et il faut aussi que cette population puisse se projeter dans l'avenir de la ressource sur le territoire, ici c'est la préservation écologique et paysagère qui permet d'envisager une transmission positive et fructueuse aux générations à venir.

⁴⁰ Notons que les pistes qui vont être explorées ici sont en lien avec le PRDIRT.

Le troisième pan de la valorisation est économique, en effet, il est important de pouvoir répercuter la prise en compte environnementale et sociale sur les produits issus de la forêt; qu'ils soient directement liés à la matière ligneuse ou aux produits forestiers non ligneux (PFNL) ou à l'offre touristique. Le but est de diffuser l'image d'un secteur forestier innovant, respectueux et dont la qualité est une préoccupation et une caractéristique majeures.

Des propositions d'action à entreprendre sont résumées dans un tableau en annexe⁴¹.

3.3.2 COMMUNIQUER

La notion de communication est intimement liée à celle de valorisation, son but est de rendre visibles et accessibles les différents éléments, acteurs, enjeux qui font la forêt bas-laurentienne. Finalement, l'idée est de créer des repères communs et partagés par la population afin que la forêt devienne une ressource caractéristique et incontournable du Bas-Saint-Laurent. Cependant, il n'est pas question d'homogénéiser les pratiques, les points de vue. Il faut être conscient que des dissensions, des désaccords persisteront, il faut donc trouver des éléments fédérateurs et les exploiter afin de favoriser une appropriation en partie collective du patrimoine forestier commun.

Un des premiers éléments qui relie la population, c'est l'histoire forestière du Bas-Saint-Laurent, il serait donc intéressant de faire un travail d'information et de communication autour du passé forestier de la région.

Un autre élément que partagent les Bas-Laurentiens, c'est la forêt elle-même dans ses caractéristiques objectives, biophysiques, géographiques. Or, ce sont des éléments souvent peu connus qui mériteraient de faire l'objet d'une vulgarisation et d'une large diffusion auprès de la population.

Un point important à saisir ici, c'est qu'il ne s'agit pas d'une relation unilatérale qui consisterait à faire en sorte que le grand public comprenne les enjeux forestiers. Il s'agit aussi, par ces actions, de familiariser les intervenants du secteur forestier à la culture des récréatifs, de créer des habitudes de rencontre donc de l'interconnaissance. C'est la réciprocité qui sera le point central de cette démarche, afin de favoriser la cohabitation harmonieuse et éclairée des différentes cultures forestières.

Finalement, ces deux démarches pourraient avoir comme conséquences de créer un « bagage » forestier commun tout en veillant à respecter les spécificités de chacun qui, rappelons-le, font aussi la richesse du Bas-Saint-Laurent⁴². Dans ce bagage, des images, des connaissances et un langage qui renforceraient le sentiment d'appartenance à une

⁴¹ Annexe : Les orientations, les objectifs et les actions en faveur de la culture forestière.

⁴² François, H., Hirczak M., Senil N. 2006. « Territoire et patrimoine: la coconstruction d'une dynamique et de ses ressources », dans *Revue d'Économie Régionale et Urbaine*. Bordeaux, n°5, p. 683-700.

ressource collective par laquelle la région s'est construite et par laquelle elle continue à se construire⁴³.

3.3.3 RASSEMBLER

Nous avons jusqu'à maintenant des pistes d'action qui visent à distinguer la ressource forestière du Bas-Saint-Laurent. Cependant, si la mise en valeur des spécificités de la région fait partie intégrante des démarches de patrimonialisation et offre d'importants repères identitaires, il est aussi nécessaire de relier ces particularismes à un contexte plus global. La notion de rassemblement aurait ici deux volets.

Le premier consisterait à ancrer la ressource forestière bas-laurentienne dans le patrimoine québécois afin de donner du sens aux caractéristiques bas-laurentiennes et de faire le lien avec un héritage collectif plus large, des points communs partagés au niveau provincial. Il serait, par exemple, tout à fait bénéfique que le MRNF communique autour des nouveaux outils de gestion forestière (stratégie d'aménagement durable des forêts notamment). Il serait intéressant à cet effet que son image évolue d'un rôle de gestionnaire économique à un rôle de gestionnaire du patrimoine forestier québécois.

Le deuxième volet concerne l'échelle régionale et vise à rappeler que plusieurs cultures forestières se côtoient au Bas-Saint-Laurent, il serait inutile, voire dangereux de souhaiter les homogénéiser. Finalement, le plus pertinent serait de créer des symboles, des opportunités de rencontres qui permettraient aux différents groupes de se côtoyer, d'apprendre à se connaître et, dans le meilleur des mondes, à cohabiter sereinement.

3.3.4 CONNAÎTRE

Nous avons, il est vrai, déjà beaucoup parlé de communication, d'échange, d'interconnaissance. Toutefois, il semblait important de faire de la connaissance un axe majeur. En effet, la diffusion des savoirs et des savoir-faire est certainement un des éléments de base à l'expression d'une culture. Si la priorité est souvent donnée à l'éducation et à la sensibilisation des enfants et jeunes générations, il ne faut pas sous-estimer l'importance d'informer, de solliciter la population en général. Nous l'avons vu, cela permet de créer un « bagage », mais cela permet également à ces populations de s'approprier la ressource et les enjeux qui y sont liés. D'autre part, il est évident que c'est par l'acquisition de connaissances que nous pouvons arriver à la cohabitation harmonieuse des différents usages de la forêt. Nous répétons une nouvelle fois que le grand public ne doit pas être la seule « cible » de ces campagnes d'information et de communication, c'est une démarche collective, partagée et réciproque qu'il faut mettre en place.

⁴³ Di Méo, G. 2007. « Processus de patrimonialisation et construction des territoires », dans *Colloque "Patrimoine et industrie en Poitou-Charentes : connaître pour valoriser"*. Poitiers-Châtellerault.

3.3.5 TRANSMETTRE

Le propre d'une culture est de se perpétuer, la particularité de la culture c'est qu'elle se perpétue dans le changement. En effet, le groupe social auquel elle se réfère est pris dans une mouvance constante et de façon tout à fait contradictoire, la permanence d'une base culturelle passe par l'intégration des évolutions identitaires, sociales, économiques. La transmission du modèle culturel est une préoccupation qui touche (de façons différentes) toutes les sociétés. En effet, tout groupe d'individus a besoin de transmettre et de voir se reproduire une partie de son identité collective. Pour cela, différents moyens sont à sa disposition, certains pleinement conscients et d'autres quasi inconscients.

Pour prendre un exemple concret que nous connaissons tous, observons la transmission des identités nationales. C'est l'institution scolaire qui est en grande partie chargée de nous apprendre ce que c'est qu'être Québécois, Canadien, Espagnol ou autres. On nous enseigne l'histoire et la géographie de notre pays (d'où l'on vient), la place de notre pays dans le monde (le rassemblement qui donne du sens à notre appartenance), une langue, une façon de réfléchir et de voir le monde (ces trois derniers éléments sont appris à l'école, transmis par la famille et pratiqués en société). D'autre part, un certain nombre d'événements ou de traditions viennent régulièrement réaffirmer notre appartenance à un pays : les fêtes nationales, les grands événements sportifs, les fêtes traditionnelles et folkloriques, etc.

Finalement, le principal enjeu lié à l'expression culturelle réside dans la capacité du groupe social à partager et léguer les éléments fondamentaux de cette culture. La transmission se fait bien sûr auprès des jeunes générations, mais pas seulement. La culture se transmet également auprès de nouveaux arrivants dans un territoire, auprès de touristes et autres visiteurs. Et ce, parce que nous l'avons compris maintenant, la perception de la culture est aussi importante que le contenu même de la culture.

CONCLUSION

Au regard de cette étude exploratoire sur la culture forestière bas-laurentienne, on se rend compte que les questionnements et les conclusions qui y sont liés sont transversaux et touchent des domaines aussi vastes que variés.

Les enjeux sont grands, les implications sont nombreuses. Cependant, au regard des pistes d'action existantes, on se rend compte que la plupart d'entre elles sont réalisables à moyen terme et avec des ressources humaines et financières raisonnables.

La difficulté principale sera de maintenir cette diversité culturelle tout en valorisant l'expression collective d'un lien à la forêt, et ce, sur le long terme.

D'autre part, il faudra toujours rester vigilant afin de s'assurer que les outils développés soient cohérents et en harmonie avec le vécu et le ressenti de la population. Comme nous le disions en introduction, il faudra aussi toujours savoir accepter le désenchantement face au possible désintérêt collectif ou partiel vis-à-vis de ce pan de l'histoire bas-laurentienne.

La vie forestière du Bas-Saint-Laurent est riche de trajectoires, de pratiques et de valeurs diverses qu'il faudrait apprendre à partager. Cela signifie qu'il n'est pas question de chercher à doter la population d'une culture forestière, mais bien plus de mettre à sa disposition des outils, des connaissances, des ressources qui permettront de créer un lien d'appartenance ou plus simplement de construire une relation aux ressources forestières.

Cette démarche pourrait par ailleurs être pensée à l'échelle du Québec. Les questionnements liés à la culture forestière se posent depuis un certain nombre d'années, il semble que l'on soit dans le bon temps pour amorcer des travaux de grande ampleur sur le sujet. En effet, l'avènement du nouveau régime forestier, amenant avec lui de nouvelles pratiques, de nouveaux modes de fonctionnement et de nouveaux jeux de pouvoir, serait un tremplin idéal pour organiser une réflexion et un travail cohérents dans le temps et l'espace sur la culture forestière québécoise. Les réformes en cours et à venir créent un espace d'innovation, de changements, d'incertitudes qui exacerbent les comportements, les ressentis ce qui (tout en restant vigilant) peut être tout à fait profitable pour des études de ce type.

Pour terminer, rappelons que cette étude n'est ni exhaustive, ni définitive et vise plutôt à susciter des réflexions, des débats, des collaborations auprès des acteurs concernés par le sujet.

BIBLIOGRAPHIE

- Alphandéry, P., Bergues, M. 2004. « Territoires en questions; pratiques des lieux, usage d'un mot » dans *Ethnologie française*, Paris, XXXIV, 1, p. 5-12.
- Arcand, B. 1993. « Légèretés et lourdeurs du sentiment d'appartenance », dans *Identités et territoires : trois réflexions*, Groupe de recherche et d'intervention régionale, Université du Québec à Chicoutimi.
- Arnould, P., Glon, É. 2006. « Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique du Nord. » dans *Annales de Géographie*, Paris, 649, p. 227-238.
- Association forestière du Saguenay-Lac-Saint-Jean. *La culture forestière, tradition et avenir*, présentée à la Commission de l'Économie et du Travail, 11 août 2009.
- Blais, R. 1999. « Développement durable et approche sociale en foresterie : retour sur le discours d'Esdras Minville » dans *Recherches sociographiques*, Université Laval, vol. 40, n° 2, p. 225-241.
- Bonerandi, E. 2005. « Le recours au patrimoine, modèle culturel pour le territoire? », dans *Géocarrefour*, Paris, vol. 80/2, p. 91-100.
- Bonnemaison, J., Cambrézy, L. 1996. « Le lien territorial entre frontières et identités », dans *Géographie et Cultures*, Paris, n°20, p. 7-18.
- Bonnemaison, J., Cambrézy, L., Quinty-Bourgeois, L. 1999. *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, Paris, L'Harmattan, 315 p.
- Boutrais, J., Juhé-Beaulaton, D. 2005. « Nouvelles lectures des rapports société-nature » dans Cormier-Salem, M.-C., Juhé-Beaulaton, D., Boutrais, J. et Roussel, B. (eds), *Patrimoines naturels dans les Suds. Des conflits fonciers à la valorisation des savoirs locaux*. Paris, IRD, collection « Colloques et séminaires », p. 23-50.
- Chiasson, G., Blais R., Boucher, J. 2006. « La forêt publique québécoise à l'épreuve de la gouvernance : le cas de l'Outaouais », dans *Géocarrefour*, Paris, p. 113-120.
- Claval, P. 2001. « Cultures et civilisations. Un essai d'interprétation géographique », dans *Géographies et cultures*, Paris, n°40, p. 29-51.
- Cuche, D. 1996. *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 122 p.

- Descola, P. 2006. *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 618 p.
- Di Méo, G. 2005. *La géographie en fête*, Paris, Ophrys, 270 p.
- Di Méo, G. 2007. « Processus de patrimonialisation et construction des territoires », dans *Colloque "Patrimoine et industrie en Poitou-Charentes : connaître pour valoriser"*, Poitiers-Châtelleraut.
- Fortin, J-Ch, Lechasseur, A. 1999. *Le Bas-Saint-Laurent*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, Collection « Les régions du Québec », 190 p.
- Fortin, Y. 1995. *La grande et la petite mouvance du Bas-Saint-Laurent*, INRS - Culture et Société, documentaire.
- François, H., Hirczak, M., Senil, N. 2006. « Territoire et patrimoine: la coconstruction d'une dynamique et de ses ressources », dans *Revue d'Économie Régionale et Urbaine*, Bordeaux, n°5, p. 683-700.
- Glon, É. 2008. *Forêts et société au Canada. Ressources durables ou horreur boréale ?*, Villeneuve d'ASCQ, Presses Universitaires du Septentrion, 222 p.
- Glon, É. 2004. « Forêts et construit social au Canada. Approche géographique. » dans *Annales de Géographie.*, Paris, n°637, p. 276-296.
- Glon, É. 2006. « Wilderness et forêts au Canada. Quelques aspects d'une relation homme/nature très ambivalente. » dans *Annales de Géographie*, Paris, n° 649, p. 239-258.
- Harris, C. 2006. « Le Canada et la nature: quelques réflexions à l'échelle d'un pays. » dans *Annales de Géographie*, Paris, no 649, p. 259-269.
- Kalaora, B. 2001. « À la conquête de la pleine nature. » dans *Ethnologie française*, Paris, Tome XXXVII, p. 591-597.
- L'Italien, F. 2010. « La débâcle d'un modèle de développement forestier », dans *Silva Libera*.
- Landel, P-A, Senil, N. 2009. « Patrimoine et territoire, les nouvelles ressources du développement », dans *Développement durable et territoires, dossier 12: Identités, patrimoines collectifs et développement soutenable*.
- Sol, M-P. 2004. « Tourisme et Patrimoine », Communication aux journées de la Commission de Géographie du Tourisme du CNFG, Saumur, 17-19 mai 2004.

- Lazarotti, O. 2003. « Tourisme et patrimoine : *ad augusta per angustia* », dans *Annales de Géographie*, Paris, n°629, p. 91-110.
- Lemay, J. 2003. *L'éclosion de stratégies de développement dans la conjoncture de la crise des années 30 au Bas-Saint-Laurent : contribution à l'émergence d'une identité régionale*, Université du Québec à Rimouski.
- Lévy-Beaulieu, V. 2008. *Contes, Légendes et récits du Bas-du-Fleuve*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles.
- Lévy-Strauss, C. (dir.). 1977. *L'identité. Séminaire interdisciplinaire*, Paris, PUF, 339 p.
- Lewis, N., Flamand-Hubert, M., Sierra, A., Fournier, J. 2008. *La culture forestière depuis 1950 : entre tradition et modernité. Les fonctions sociales des forêts québécoises en veilleuses depuis 1950*, communication présentée au XLV^e colloque de l'ASRDLF, *Territoires et action publique territoriale : nouvelles ressources pour le développement régional*, Rimouski.
- Massicote, G. 1982. *Rimouski et le Bas-Saint-Laurent : identité culturelle et développement régional*, UQAR.
- Meyer, M. 2003. « Vers la notion de « cultures régionales » (1789-1871) », dans *Ethnologie française*, Paris, Tome XXXVII, p. 409-416.
- Ministère des Ressources naturelles et de la Faune. 2008. *Résultats de l'enquête téléphonique sur les valeurs forestières des résidents des régions de la Capitale-Nationale et du Saguenay-Lac-Saint-Jean*.
- Pernet, F., Langlet, A., Lardon, S., Triboulet, S. 1994. « La notion de système rural localisé : un outil pour les politiques régionales », dans Sebillotte M. (dir.), *Recherches-systèmes en agriculture et développement rural*, Montpellier, CIRAD, p. 920-925.
- Prost, B. 2004. « Marge et dynamique territoriale », in *Géocarrefour*, Paris, vol. 79/2, p. 175-182.
- Sierra, A. 2008a. *La MRC des Basques, une identité teintée d'individualisme communautaire. Étude sur la caractérisation identitaire d'une population dans le cadre d'un projet d'adaptation de l'outil Parc Naturel Régional au Bas-Saint-Laurent*, UQAR / CRÉ Bas-Saint-Laurent.
- Sierra, A. 2008b. *L'identité Matapédiennne, de la force d'un territoire à l'incertitude d'une communauté. Étude sur la caractérisation identitaire d'une population dans le re d'un projet d'adaptation de l'outil Parc Naturel Régional au Bas-Saint-Laurent*, UQAR / CRÉ Bas-Saint-Laurent [En ligne <http://crfh.uqar.qc.ca/>]

- Simard, M. 2003. *La fragilité de l'espace rural québécois. Le cas des petites localités du Bas-Saint-Laurent. Enjeux et perspectives d'avenir*. Thèse pour le doctorat de géographie (Ph. D.), sous la direction de Clermont Dugas, Université du Québec à Rimouski, soutenue le 20 juin 2003.
- SOM Recherches et sondages. 2008. *Étude qualitative portant sur les perceptions des Québécois à l'égard de la gestion des forêts du Québec*, pour le ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec.
- Valadier, P. 2001. « La mondialisation et les cultures », dans *Études*, SER-SA, Paris, Tome 395, p. 505-515.
- Veschambre, V. 2007. « Le processus de patrimonialisation : revalorisation, appropriation et marquage de l'espace », *cafe-geo.net*, n°1180.
- Vinsonneau, G. 2002. « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », dans *Carrefours de l'éducation*, Université de Picardie Jules Verne, n° 14, p. 2-20,

ANNEXE

ORIENTATIONS, OBJECTIFS ET ACTIONS EN FAVEUR DE LA CULTURE FORESTIÈRE

THÈMES / ACTIONS		ACTIONS À ENTREPRENDRE	ACTIONS DÉJÀ ABORDÉES
VALORISER	Valorisation écologique et paysagère	<ul style="list-style-type: none"> • Diffuser l'information autour du processus de certification : articles dans les journaux, diffusion auprès des élus, des MRC par le biais d'une plaquette par exemple. • Créer un label Bas-Saint-Laurent de bois certifié afin de donner une visibilité toute particulière à l'expertise et l'innovation en matière forestière de la région. 	
	Valorisation sociale	<ul style="list-style-type: none"> • Travailler avec les ATR sur la possibilité d'intégrer la forêt dans l'offre touristique du Bas-Saint-Laurent afin de développer une image alliant fleuve et forêt : structurer une offre touristique autour des pratiques forestières, intégrer la forêt dans les images de la destination bas-laurentienne, créer une image « terroir » de certains produits forestiers bas-laurentiens. • Recenser tous les sentiers forestiers aménagés et les rassembler dans un guide des sentiers en forêt. Si besoin, proposer l'aménagement de nouveaux sentiers dans des zones peu exploitées aujourd'hui. • Envisager la création d'au moins un sentier d'interprétation autour de la forêt bas-laurentienne (faune, flore, paysage, exploitation, aménagement, histoire). • Travailler sur le concept de « haltes marines » et penser à une adaptation en milieu forestier. 	
	Valorisation économique	<ul style="list-style-type: none"> • Continuer par différents projets tels que les forêts de proximité à faire des ressources forestières des ressources économiques fortes et emblématiques du Bas-Saint-Laurent. • Faire de la forêt un pôle d'excellence tant au niveau de l'innovation que de la nature et la qualité des produits issus de la forêt au sens large : labellisation du bois, image de marque autour des produits alimentaires notamment produits de l'érable, PFNL, des sentiers de randonnée, etc. • L'aspect économique est largement traité dans les diagnostics et les orientations du PRDIRT. L'utilisation optimale des territoires et des ressources forestières, la poursuite de la promotion et de la diffusion de saines pratiques dans ces domaines seront une plus-value économique et sociale qui profiteront à court et moyen terme au secteur forestier bas-laurentien. 	

THÈMES / ACTIONS		ACTIONS À ENTREPRENDRE	ACTIONS DÉJÀ ABORDÉES
COMMUNIQUER		<ul style="list-style-type: none"> Diffuser la connaissance liée à l'histoire forestière du Bas-Saint-Laurent : dans les écoles par le biais d'animations menées par l'Association forestière bas-laurentienne, sur le sentier d'interprétation, mettre en réseau des sites qui sont des lieux de mémoires (Portes de l'enfer, Intercolonial, etc.), envisager de créer un petit musée ou centre d'interprétation de la forêt bas-laurentienne où l'on retrouverait expositions, conférences, ressources documentaires, archives, etc. Diffuser la connaissance autour des caractéristiques objectives de la forêt bas-laurentienne : auprès des écoles par les animations réalisées par l'Association forestière bas-laurentienne, auprès du grand public par le sentier d'interprétation, par l'organisation de sorties en forêt accompagnées de professionnels. Penser à un partenariat avec Paraloeil pour la réalisation et la diffusion d'un documentaire ou pour un travail sur les images d'archives. Penser à un partenariat avec le Musée régional de Rimouski pour des expositions ou semaines ou journées thématiques. Diffuser la connaissance autour de l'utilisation du matériau bois : créer une foire ou exposition annuelle autour du matériau bois, de l'innovation, on peut également diffuser l'information par une gazette électronique. 	<ul style="list-style-type: none"> Intégrer la forêt dans l'offre touristique du Bas-Saint-Laurent afin de développer une image alliant fleuve et forêt : structurer une offre touristique autour des pratiques forestières, intégrer la forêt dans les images de la destination bas-laurentienne, créer une image « terroir » de certains produits forestiers bas-laurentiens.
	<p>Ancrage dans le contexte québécois</p>	<ul style="list-style-type: none"> Les différents outils de communication (sentiers d'interprétation, documentaires, brochures, offre touristique) devraient toujours réserver un espace à l'histoire forestière québécoise, aux spécificités du secteur forestier québécois, à l'avenir de la forêt québécoise. Lors de conférences, expositions et autres activités de rassemblement et d'information, il serait opportun de faire venir des intervenants d'autres régions forestières du Québec afin de mettre en lumière les éléments de ressemblance et les traits distinctifs entre les régions. Cela permettrait également de constituer un réseau forestier entre des régions ressources dont les problématiques et enjeux sont souvent très proches. 	
RASSEMBLER	<p>Rassembler les cultures bas-laurentiennes</p>	<ul style="list-style-type: none"> Créer des opportunités de rassemblement : des études ont démontré que les fêtes étaient d'importants leviers d'appartenance sociale, des activateurs de mémoire et d'identité. Une fête permettrait à tous les groupes culturels de s'exprimer tout en créant un espace et un moment communs. Il existe déjà à Saint-Eugène-de-Ladrière une fête de la forêt, il serait intéressant de pouvoir étendre cette démarche à la région dans son ensemble. Cela pourrait réunir des sorties en forêt, kiosques d'information des divers intervenants en forêt, kiosques commerciaux de différents producteurs forestiers (au sens large), conférences, portes ouvertes dans des usines, des laboratoires de recherche, pièces de théâtre, contes amateurs et professionnels autour de la forêt, de ses légendes, expositions photo, peintures. Associer les écoles, les cégeps et les universités afin de faire participer les enfants et les jeunes à l'organisation de l'événement. 	<ul style="list-style-type: none"> Toutes les actions proposées dans la section « communiquer ».

THÈMES / ACTIONS		ACTIONS À ENTREPRENDRE	ACTIONS DÉJÀ ABORDÉES
CONNAÎTRE		<ul style="list-style-type: none"> Faire une campagne d'information autour des tenants et aboutissants du nouveau régime forestier. Proposer une mise en perspective de la vision que le Québec a développée au fil du temps vis-à-vis de sa forêt. Faire des tables de GIRT un outil efficace en matière de planification forestière, mais également en matière de prise en compte globale des intérêts liés à la ressource. Permettre aux participants de ces tables d'être autonomes et de devenir les acteurs de la gestion de leur ressource forestière. C'est un élément primordial, car la gouvernance est certainement la plus « puissante » des actions collectives en termes d'appropriation, de développement culturel et identitaire. 	<ul style="list-style-type: none"> Diffuser l'information autour du processus de certification : articles dans les journaux, diffusion auprès des élus, des MRC par le biais d'une plaquette par exemple. Envisager la création d'au moins un sentier d'interprétation autour de la forêt bas-laurentienne (faune, flore, paysage, exploitation, aménagement, histoire). Diffuser la connaissance liée à l'histoire forestière du Bas-Saint-Laurent : dans les écoles par le biais d'animations menées par l'Association forestière bas-laurentienne, sur le sentier d'interprétation, mettre en réseau des sites qui sont des lieux de mémoire (Portes de l'enfer, Intercolonial, etc.), envisager de créer un petit musée ou centre d'interprétation de la forêt bas-laurentienne où l'on retrouverait expositions, conférences, ressource documentaire, archives, etc. Diffuser la connaissance autour des caractéristiques objectives de la forêt bas-laurentienne : auprès des écoles par les animations réalisées par l'Association forestière bas-laurentienne, auprès du grand public par le sentier d'interprétation, par l'organisation de sorties en forêt accompagnées de professionnels. Diffuser la connaissance autour de l'utilisation du matériau bois : créer une foire ou exposition annuelle autour du matériau bois, de l'innovation, on peut également diffuser l'information par une gazette électronique.

THÈMES / ACTIONS		ACTIONS À ENTREPRENDRE	ACTIONS DÉJÀ ABORDÉES
TRANSMETTRE		<ul style="list-style-type: none"> • Offrir une sensibilisation et une éducation adaptées aux jeunes générations : proposer des animations qui prennent pleinement en considération les différentes bases culturelles et de connaissances dont les enfants ont hérité. Finalement, l'idée est de ne pas forcément partir avec des objectifs et des outils pédagogiques similaires pour toutes les classes, sur toutes les parties du territoire. Ne pas partir avec la volonté de « rectifier » des façons de voir, mais l'objectif devrait plutôt être « d'intégrer » ces façons de voir afin de rassembler ces différentes cultures autour d'éléments fédérateurs. À ce titre, il serait intéressant de penser à mélanger des écoles du littoral et du haut-pays pour des sorties en forêt ou autres activités. • Regarder les outils méthodologiques existants en matière d'éducation relative à l'environnement, accompagner l'Association forestière bas-laurentienne dans la création d'une démarche d'intégration des différentes bases culturelles que les enfants possèdent par rapport à la forêt. • Travailler de concert avec les écoles pour bâtir des projets pédagogiques de sensibilisation au développement durable courant sur toute l'année. Intégrer les interventions sur la forêt dans ce projet global. Fournir aux professeurs des outils et du matériel qui leur permettraient d'animer eux-mêmes certaines séances. L'Association forestière bas-laurentienne pourrait être un accompagnateur technique et logistique pour ces projets. • Proposer des animations au sein des terrains de jeux : prévoir des animations sur place et des sorties en demi-journées. • Multiplier les mises en situation sur le terrain : proposer des sorties en forêt, des camps de deux jours en milieu forestier, des rencontres avec les professionnels sur leur lieu de travail. • Au sein de chaque animation ou sortie prévoir un moment pour faire le lien entre la forêt et le Bas-Saint-Laurent, la forêt et l'histoire du Québec. 	<ul style="list-style-type: none"> • Toutes les actions développées précédemment.